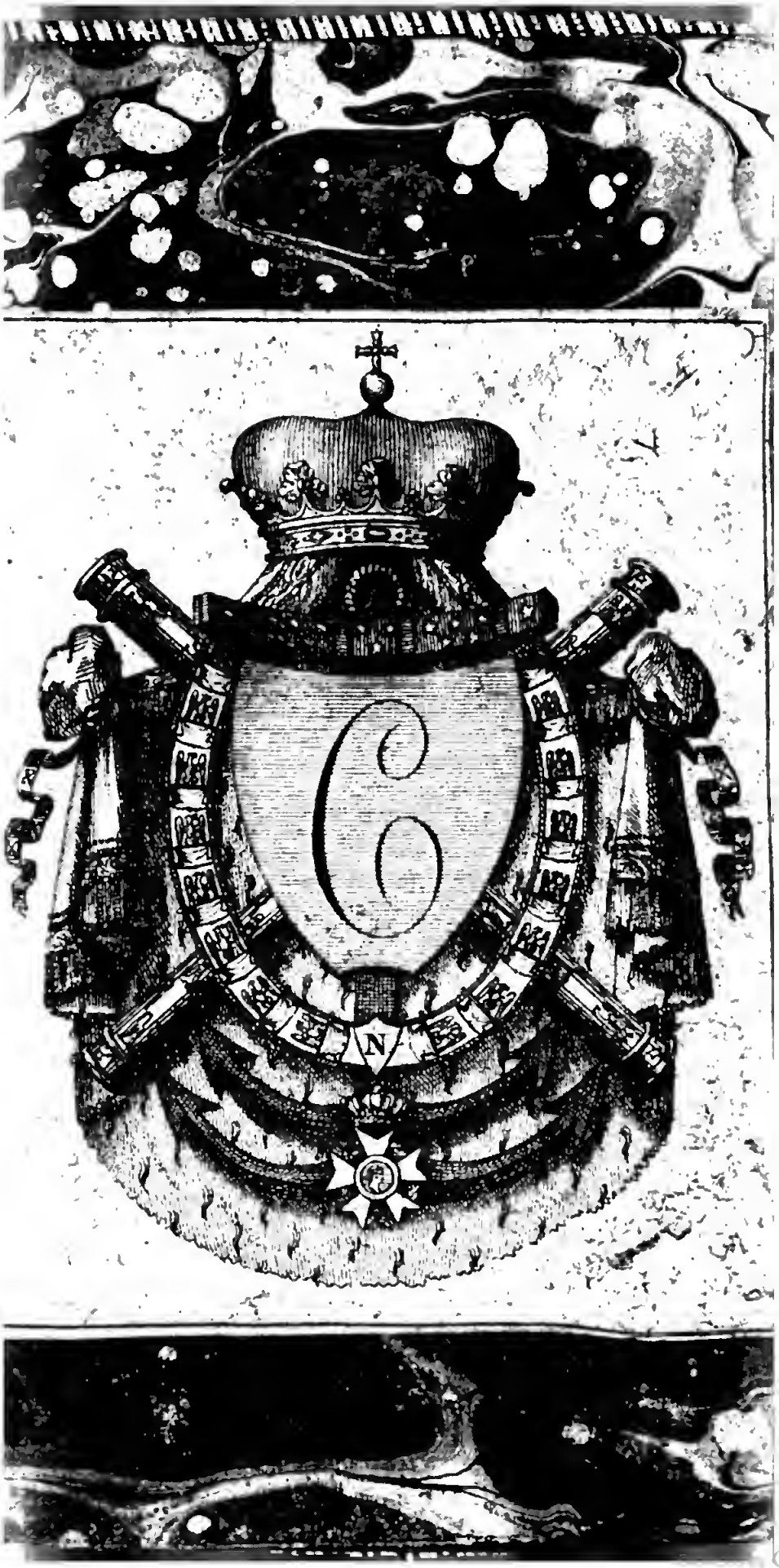
Digitized by Google


6
N

5206

Digitized by Google

Palat. LX 1 69

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour l'année entière, ou trois liv. 12 s. pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

ONZIÈME LIVRAISON.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1785.

BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

ESSAI HISTORIQUE

Sur la vie & les différentes opinions des Moraliſtes anciens.

L'Homme n'eſt pas né pour vivre ſeul : quand ſa propre foibleſſe ne l'éloigneroit point de cette exiſtence ſolitaire, un attrait inconnu le forceroit à chercher une compagne, & le retiendroit auprès d'elle; bientôt il ſe verroit entouré des tendres fruits de cette union ; & dès-lors, le voilà dans ſon état naturel, c'eſt

à-dire, dans l'état ſocial. Eſſayez de l'en retirer, il y ſera conſtamment ramené par la nature. Il ne faut donc pas chercher à l'iſoler, parce que ce ſeroit vouloir qu'il trompât ſa deſtination; mais il faut l'éclairer ſur le but, & la fin de cette aſſociation avouée par la nature: il faut qu'il apprenne ce qu'elle exige de lui dans cet ordre des choſes: il faut qu'il ſache enfin qu'une attention continuelle à s'y conformer peut ſeule le faire jouir du bonheur dont il eſt ſuſceptible.

Tel eſt l'objet important de la morale. Cette ſcience n'a pas été ſujette à moins de contradictions que les autres. Elle mérite à tous égards d'occuper une place dans

la bibliothèque de la belle moitié du genre humain pour laquelle nous écrivons. Mais avant d'en expoſer les principes, nous croyons devoir donner un précis hiſtorique des différentes opinions des moraliſtes anciens ; & dans ce rapprochement nous profiterons de la liberté que nous nous ſommes réſervée; c'eſt-à-dire, que nous nous aiderons du travail des meilleurs auteurs qui ont écrit ſur cette matière.

Les hommes n'ont pu vivre en ſociété, ſans s'appercevoir des rapports que cette ſociété mettoit entr'eux ; ils ont vu que leurs actions avoient une influence réciproque, & qu'ils pouvoient contribuer mutuellement à ſe rendre heureux ou mal-

heureux ; cette connoiſſance a produit les premiers élémens de la ſcience des mœurs. On a donné le nom de ſage à ceux qui, par leurs actions, avoient bien mérité de leurs ſemblables : il falloit qu'ils ne fuſſent pas très-nombreux, puiſque la Grèce n'en comptoit que ſept ; & ſi dans la ſuite pluſieurs obtinrent ce titre, ce ne fut pas toujours par une poſſeſſion légitime.

CHAPITRE I.

Des ſept Sages.

ON prétend que quelques pêcheurs ayant vendu d'avance ce qui ſe trouveroit dans leurs filets, ils amenèrent un trépied d'or; & que ne ſe croyant pas obligés de tenir le marché qu'ils avoient fait, on alla conſulter l'oracle de Delphes, pour ſavoir à qui devoit appartenir le trépied : l'oracle répondit qu'il falloit le donner au plus ſage; & les Miléſiens, chez qui cette conteſtation s'étoit élevée, le portèrent à Thalès; celui-ci le remit à Bias, Bias à Pittacus; ainſi de main en main il

paſſa juſqu'à Solon, qui, regardant Apollon comme la ſageſſe même, crut devoir le lui conſacrer.

Ce récit a tout l'air d'une fable, & dans le vrai, l'on ne ſait pas trop ce qui a donné occaſion de compter ſept ſages : les plus connus ſont Thalès & Solon ; le premier fonda la ſecte Ionique, & le ſecond donna des loix aux Athéniens.

Quant aux cinq autres, nous ſavons que Chilon de Sparte, homme juſte & magiſtrat éclairé, fut éphore ; c'eſt lui qui fit graver au temple de Delphes : *connois-toi-toi même.*

Pittacus de Mitylène, ville de

l'iſle de Leſbos, acquit une ſi grande conſidération par ſon courage, ſes lumières & ſes vertus, que ſes concitoyens lui offrirent la couronne; il l'accepta, donna des loix à ſa patrie, établit l'ordre, aſſura la tranquillité, & jugeant que Mitylène n'avoit plus beſoin de ſouverain, il abdiqua.

Bias de Priène, ville d'Ionie, a été mis au nombre de ceux qui ont le mieux ſervi leur patrie; tous les anciens en parlent avec les plus grands éloges : de ſon tems, la ſcience & la vertu tenoient lieu de richeſſes, parce que les peuples, occupés des ſoins du gouvernement, ſentoient le prix des lumières; c'eſt pourquoi Priène étant

aſſiégée, Bias, forcé de ſe retirer avec ſes concitoyens, ne voulut emporter aucun de ſes effets; mais ſa ſageſſe lui reſtoit, & il dit à ceux qui étoient étonnés de ſa conduite : *je porte tout avec moi.*

Cléobule de Linde, ville de Rhodes, comptoit Hercule parmi ſes ayeux. Il joignit à la beauté du corps la force & la beauté de l'ame; il gouverna ſa patrie avec beaucoup de ſageſſe; une de ſes maximes étoit, qu'il faut faire du bien à ſes amis pour les conſerver, & à ſes ennemis pour les acquérir; maxime préférable à une de celles de Bias, qui diſoit qu'il faut aimer comme ſi on devoit haïr un jour. Il ſe plaiſoit à propoſer des

queſtions ſous le voile de l'énigme, à l'exemple des orientaux chez leſquels il avoit voyagé : il eut une fille célèbre ; on la nommoit Eumelide, ou Cleobuline, du nom de ſon père.

Périandre eſt le ſeptième des ſept ſages de la Grèce ; les hiſtoriens l'ont repréſenté comme un monſtre : mais Hérodote qui eſt le plus ancien n'a écrit que deux cens ans après ; il a pu ramaſſer ſans choix des bruits répandus par la haine des Grecs pour tous les ſouverains ; il eſt certain que Périandre a gouverné les Corinthiens avec ſageſſe ; d'ailleurs il a été mis au nombre des ſages, & c'eſt un préjugé qui dépoſe en ſa faveur.

CHAPITRE II.

De Pythagore & de la Secte italique ou pythagorique.

CE n'eſt guères qu'à Pythagore que la morale a commencé de devenir une ſcience; elle faiſoit partie de la doctrine de cet homme célèbre dont il ne nous reſte aucun ouvrage, & que nous ne connoiſſons que d'après ce qu'en ont écrit ſes diſciples.

L'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'il naquit à Samos entre la quarante-troiſième & la cinquante-deuxième olimpiade, c'eſt-à-dire, entre 608 avant J. C. & 572.

Le deſir de s'inſtruire lui fit en-

treprendre des voyages très-longs & très-pénibles : ſur la réputation dont jouiſſoient les Mages en Egypte & les Brachmanes dans l'Inde, il n'héſita point à ſe rendre auprès d'eux pour tâcher de ſe faire initier dans leurs myſtères, & il y puiſa le ſyſtême ingénieux de la métempſicoſe qui ſéduit l'imagination, lors même que la raiſon le déſavoue.

A ſon retour, la conſidération qu'il crut avoir acquiſe par ſes voyages, ne lui procura pas les ſuccès qu'il s'en étoit promis, & l'école qu'il ouvrit à Samos fut très-peu fréquentée. Forcé de voyager encore, il parcourut la Grèce, s'arrêtant ſur-tout dans les lieux

où il y avoit des oracles, & ſe faiſant initier par-tout. C'eſt alors qu'au lieu de ſe dire ſage, il ſe dit ſeulement philoſophe, ou ami de la ſageſſe.

On prétend qu'il fut admiré de toute la Grèce dans les jeux olympiques, & qu'on le regarda comme un homme divin, parce qu'il avoit une cuiraſſe d'or.

Peu de tems après, il revint encore à Samos, & pour s'aſſurer de plus grands ſuccès, il entreprit de faire croire qu'il converſoit avec les dieux ; dans cette vue il ſe retiroit ſouvent dans un antre. Il faut cependant que ce moyen lui ait peu réuſſi, puiſqu'il tranſporta ſon école dans la grande

Grèce ; c'eſt-là qu'il eut des ſuccès, qu'on a ſans doute fort exagérés, car on prétend qu'il rétablit la liberté dans les villes, qu'il détruiſit le luxe, qu'il réforma les mœurs, & que les tyrans qui l'écoutoient, renonçoient d'eux-mêmes à la tyrannie.

La philoſophie peut bien aſpirer à produire de ſemblables miracles ; mais on ne voit pas qu'il lui arrive ſouvent de réuſſir ; c'eſt un phénomène aſſez extraordinaire, pour qu'il ſoit permis d'en douter.

Pythagore, à l'exemple des Egyptiens, avoit une double doctrine, l'une publique & l'autre ſecrète ; il enſeigneit la première dans les tem-

ples, ou dans les écoles ouvertes à tout le monde ; mais il réſervoit la ſeconde pour des diſciples dont il avoit étudié l'eſprit & le caractère ; il leur faiſoit ſubir différentes épreuves dont la plus rigoureuſe étoit un ſilence obſtiné de pluſieurs années.

Les Pythagoriciens vivoient tous dans une même maiſon avec leurs femmes & leurs enfans ; les biens étoient en commun, & ſi quelqu'un d'eux vouloit ſe retirer, on lui rendoit ce qu'il avoit apporté, même au-delà ; mais on le regardoit comme mort.

Croyant la muſique propre à corriger les paſſions, ils en faiſoient un grand uſage ; ils en avoient

de deux eſpèces, l'une pour le matin, afin de réveiller l'eſprit; l'autre pour le ſoir, afin de ſe relâcher des ſpéculations de la journée.

Si l'on demande aux pythagoriciens ce qu'ils entendent par ſageſſe, ils répondent que c'eſt la ſcience des êtres, c'eſt-à-dire, la ſcience de ce qui eſt immuable; car ils croyent qu'il n'y a point de connoiſſance de ce qui change; que les corps, conſidérés en particulier, ne ſont pas des êtres; & que le corps, en général, doit être ſeul l'objet de l'étude du ſage.

Pour s'élever à cette ſageſſe ſublime, il faut que l'ame ſe dégage

de la matière, qu'elle devienne insensible aux impressions de toute espèce, qu'elle échappe à l'empire des passions, qu'elle rentre en elle-même, qu'elle y vive uniquement, & qu'elle se dérobe à tout ce qui l'environne; c'est ainsi qu'elle pourra s'élever aux choses immuables, éternelles, divines, remonter à son principe, & devenir semblable aux dieux.

Mais pour bien connoître la morale de Pythagore, il faut l'étudier dans les écrits de ses disciples les plus célèbres, tels qu'Archytas, Hippodame, Eurypha-me, &c.

« Parmi les êtres raisonnables, dit Hippodame, il y en a de

deux ſortes, l'un eſt parfait en lui-même, ſans aucune dépendance de ce qui eſt hors de lui; il renferme en ſoi toutes les ſources du bonheur; cet être accompli eſt dieu : l'autre ne fait qu'une partie du grand tout, & c'eſt l'homme. Ce tout compoſé de parties ſuppoſe des relations, des accords & une harmonie; car ſans l'harmonie, le tout ni les parties ne ſauroient ſubſiſter. Cette harmonie eſt cette juſtice éternelle qui fait le bonheur des états, des villes & des hommes; car dans une ſociété où la juſtice ne règne point, il ne ſauroit y avoir d'hommes bons & heureux. Cependant pour être

entièrement heureux, disoit Euryphame, l'homme a besoin du concours de la fortune & de la vertu. Comme il est composé d'une ame & d'un corps, la vertu est pour l'ame ce que la fortune & la santé sont pour le corps ».

Archytas étoit dans les mêmes principes. Ce que les pythagoriciens accordoient, avec raison, au pouvoir de la vertu, c'est qu'avec elle on n'est jamais entièrement malheureux, comme, disoient-ils, on n'est jamais heureux avec le vice. « Ce ne sont pas seulement les inclinations vertueuses & la théorie de la vertu qui constituent le bonheur, c'est l'ardeur que l'on met à la pra-

tiquer ; ainſi que pour faire uſage de la vue, ce n'eſt pas aſſez d'avoir des yeux, il faut les ouvrir à la lumière. Il y a pour la vertu deux chemins dans cette vie ; l'un eſt rempli de difficultés, c'eſt celui que parcourut le malheureux Ulyſſe ; l'autre eſt rempli de douceurs & d'agrémens, c'eſt celui où la fortune conduiſit Neſtor ».

Pythagore fit une heureuſe application des nombres à la muſique, lorſqu'il s'en ſervit pour déterminer, entre les tons, des rapports que l'oreille n'apprécie qu'imparfaitement. Il eut occaſion de faire cette découverte un jour que paſſant devant la boutique d'un ſer-

rurier, il remarqua des conſonnances produites par des marteaux qui frappoient ſur l'enclume. Il entra dans la boutique, & jugea que la variété des tons venoit de la différente maſſe des marteaux. De retour chez lui, il tendit des cordes de même groſſeur & de même longueur ; il ſuſpendit différens poids à l'extrémité de chacune, & après quelques tentatives, il exprima par des nombres les rapports des tons.

Mais parce qu'il falloit que ce philoſophe dît des choſes extraordinaires, il imagina de pareils rapports entre les aſtres. En conſéquence, il conclut que les cieux font, par leur mouvement, un

concert parfait, & il aſſura même l'entendre. C'eſt ainſi que pour appuyer ſon ſyſtême de la métempſicoſe, ou de la tranſmigration des ames, il diſoit ſe ſouvenir d'avoir été ſucceſſivement Cethalide, fils de Mercure, Euphorbe, Hermotime & Pyrrhus, pêcheur de Delos.

Souvent il employa le merveilleux pour mettre à profit la crédulité des peuples. Etant à Crotone, il s'enferma dans un ſouterrain, recommandant à ſa mère de répandre le bruit de ſa mort, & de tenir un journal de tout ce qui ſe paſſeroit. Quelque tems après, il reparut avec un viſage pâle & défiguré; il aſſembla le peuple; il dit ce qu'il avoit vu aux enfers;

il raconta ce qui étoit arrivé aux Crotoniates depuis ſa prétendue mort, & on ne douta point qu'il ne revînt en effet de l'autre monde, puiſqu'il ſavoit ce qui s'étoit paſſé dans celui-ci. Les Crotoniates accoururent à ſes leçons avec un nouvel empreſſement ; ils y menèrent même leurs femmes, car Pithagore en recevoit volontiers parmi ſes diſciples, ſachant très-bien qu'elles prennent facilement de l'enthouſiaſme, & qu'elles ſont encore plus propres à le répandre.

La ſecte pythagorique a produit quelques hommes célèbres, entr'autres Empedocle, poëte & médecin, qui vivoit 444 ans avant J. C. Il fit une étude particulière

des loix ; & ayant contribué à rétablir l'égalité dans Agrigente, ſa patrie, il refuſa la couronne qui lui fut offerte ; en reconnoiſſance, les Agrigentins lui élevèrent une ſtatue. Ils firent auſſi le même honneur à Epicharme, poëte célèbre, qui, le premier, introduiſit la comédie en Sicile, & compoſa pluſieurs pièces, d'où Plaute a beaucoup emprunté.

Un autre philoſophe de cette ſecte, fut Timée de Locres, ville d'Italie ; on le regardoit comme très-ſavant ; il eut part au gouvernement dans ſa patrie, & fit des ouvrages qui vinrent à la connoiſſance de Platon, ſon contemporain.

Archytas de Tarente, dont nous avons déjà parlé, fut encore mis au nombre des plus illuſtres; il eut pour diſciple Philodaüs, qui laiſſa pluſieurs ouvrages, & vendit à Platon les livres des pythagoriciens; auſſi trouve-t-on une grande reſſemblance entre la doctrine de ce dernier & celle de Pythagore. Ariſtote, Speuſippe & Xenocrate le mirent encore à contribution, de manière qu'il n'eſt pas ſurprenant de retrouver les mêmes principes dans leurs différens écrits.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

De Sòcrate.

SOCRATE, dont le nom ſeul réveille l'idée de la ſageſſe & ſemble commander la vénération; Socrate qu'on regarde encore aujourd'hui comme le fondateur de la morale, naquit à Athènes d'un ſculpteur & d'une ſage-femme, dans la ſoixante-dix-ſeptième olympiade, 469 ans avant J. C.

Il fréquenta l'école d'Anaxagore, & après le départ de ce philoſophe, l'école d'Archelaüs, de Milet, ſectateur & diſciple de Thalès; il ne voyagea point hors de la Grèce, & reconnut de bonne heure combien

il étoit inutile d'aller mendier des connoiſſances chez des barbares ; il vit ce que les autres en avoient rapporté, & il chercha la philoſophie en lui-même. Les meilleurs juges de l'antiquité l'ont regardé comme l'homme le plus éclairé, le plus éloquent & le plus vertueux de ſon ſiècle. Sénateur dans un âge avancé, lorſqu'Athènes étoit aſſujettie à des tyrans, il ſe conduiſit avec l'intrépidité d'un bon citoyen, qui ne craint ni la mort ni les ſupplices ; dans ſa jeuneſſe il avoit donné des preuves d'une rare valeur : en un mot, il avoit toutes les qualités qui pouvoient le rendre utile à ſa patrie ; mais il vint dans un tems où le mérite étoit

écarté des charges de la république, & Athènes qu'il éclairoit ne fut pas assez heureuse pour qu'il la gouvernât.

Engagé par les circonstances à se livrer tout entier à la philosophie, il y fit une révolution que le bavardage des sophistes rendoit nécessaire; ces raisonneurs pointilleux avoient donné l'air problématique aux vérités les plus triviales; Socrate en les combattant ne leur permettoit point de s'égarer en raisonnemens vagues, il les ramenoit forcément à la chose dont il s'agissoit, & les faisoit tomber dans des contradictions palpables.

Je ne sais rien, disoit-il souvent,

expliquez-moi ce mot, développez-moi ce principe. Une réponſe donnoit lieu à une nouvelle queſtion. On répondoit encore : enfin quand la propoſition & la confiance des ſophiſtes étoient bien developpées, Socrate tiroit une conſéquence, on la lui accordoit ; il en tiroit une ſeconde, on ne la pouvoit nier, & c'étoit une abſurdité.

La méthode de Socrate avec ſes diſciples étoit auſſi ſimple que celle qu'il ſuivoit avec les ſophiſtes. Il leur faiſoit des queſtions, & les conduiſant de ce qu'ils ſavoient à ce qu'ils ne ſavoient pas encore, il les engageoit à obſerver, à réfléchir ; il leur enſeignoit

à chercher ce qu'ils vouloient apprendre de lui, & leur procuroit le plaiſir de l'avoir trouvé. « Je ſuis, diſoit-il, à cet égard, auſſi peu fécond que ma mère ; mais je ſais, comme elle, accoucher ceux qui ſont plus féconds que moi ».

Il ſe montroit beaucoup en public & ſe rendoit ſur-tout aux lieux où il avoit occaſion d'inſtruire les jeunes gens. C'étoit à table, c'étoit à la promenade, c'étoit en jouant qu'il donnoit ſes leçons. Il les donnoit ſans aucun étalage de principes, & paroiſſoit cauſer. « Ne philoſophons pas, diſoit-il, pour l'école ; philoſophons pour la vie civile : il importe bien moins d'être ſavant, que de ſavoir vivre ».

La morale fut ſa principale étude ; elle parut naître pour la première fois. Juſqu'à lui on n'en avoit vu que quelques maximes éparſes dans des philoſophes, qui l'avoient bientôt abandonnée pour ſe perdre dans des ſyſtêmes inintelligibles : il étoit réſervé à Socrate de l'approfondir, de la faire connoître & de la faire aimer. Il avoit tout pour cela ; un amour vif de l'humanité qui tournoit toutes ſes vues ſur ce qui pouvoit contribuer au bonheur des hommes ; un diſcernement fin qui apprécioit tout, & qui ne laiſſoit rien échapper ; une mémoire heureuſe qui lui retraçoit tout ce qu'il avoit appris & qui rapprochoit tous les tems ; une combinaiſon

du préſent & du paſſé, ſi prompte, ſi juſte, qu'on étoit quelquefois tenté de croire qu'un dieu lui dévoiloit l'avenir; enfin l'art de faire trouver dans les autres les qualités qu'il donnoit lui-même : en ſorte que ceux qui le fréquentoient, ſe croyant & plus d'eſprit & plus de vertu, ne pouvoient manquer d'aimer & la doctrine & le maître, qui les rendoient plus eſtimables à leurs propres yeux. Il eſt donc le premier qui ait rappellé les hommes de la recherche des choſes inutiles, & au-deſſus de notre intelligence, à la méditation des choſes utiles & qui ſont à notre portée. C'eſt ce qui fit dire que par lui la philoſophie étoit deſ-

cendue du ciel ſur la terre ; il fut, en morale, un vrai Prométhée.

On a prétendu qu'il avoit un bon génie qui lui donnoit les conſeils les plus ſages ; apparemment ce démon, ou ce génie, n'étoit pas auprès de lui lorſqu'il épouſa Xantipe, femme avec laquelle il étoit difficile de vivre, & que Socrate diſoit ne ſouffrir dans ſa maiſon qu'afin d'apprendre à ſupporter ce qui ſe paſſoit dans la ville.

Ce philoſophe n'a point écrit : ſa doctrine nous a été tranſmiſe par Platon & par Xénophon, ſes diſciples. Nous allons rapporter quelques-unes de ſes maximes.

« Celui qui ſait ce qu'il doit faire & qui ne le fait pas, eſt un fou

qui ſe prépare des tourmens ſans nombre. Celui qui l'ignore & qui croit le ſavoir, eſt un imbécille. Celui qui avoue ſon ignorance eſt dans le chemin des connoiſſances & du bonheur. Le grand point eſt de commencer par ſe connoître ſoi-même ».

« Un ami vrai qui oſe nous dire nos défauts eſt le plus grand préſent des dieux. Les flatteurs ſont nos plus grands ennemis ».

« La mort eſt préférable à une vie honteuſe. Vivez vertueux & ne craignez ni les infirmités, ni les maladies, ni la mort. Enviſagez d'avance les maux avec courage; quand ils arriveront, ils

vous paroîtront moins durs à ſupporter ».

« Veillez cependant ſur la ſanté du corps ; mais que ce ſoit par la tempérance. Du reſte priez la divinité, laiſſez-lui le ſoin de vous donner ce qu'il vous faut ; elle le ſait mieux que vous ».

« On n'eſt pas roi par le trône, mais par la juſtice ».

« Un prince avare ne fait du bien à perſonne ; un prince prodigue n'en fait d'ordinaire qu'aux méchans ».

« Ce n'eſt point au milieu de ſes courtiſans que règne un roi, ce n'eſt pas dans le faſte, dans l'attirail qu'il traîne après lui ; c'eſt au milieu de ſon peuple ».

« L'état le plus floriſſant eſt celui où il y a le plus de citoyens vertueux, & l'état où il y a le plus de citoyens, eſt celui où le ſouverain eſt vertueux lui-même ».

Mais pour connoître combien les mœurs de Socrate étoient douces, il faut l'entendre converſer avec ſes amis. Il racontoit un jour à Clitobule, que Liſander le Lacédémonien, étant allé viſiter le jeune Cyrus, pour lui porter le préſent des alliés, ce prince le mena dans un jardin, où la beauté des arbres, leur forme, leur alignement, le deſſin du jardin, les odeurs délicieuſes qui s'en exhaloient, enchantèrent les ſens du Lacédémonien,

qui ne put s'empêcher de dire à Cyrus : « J'admire tout ce que je vois ici ; mais j'admire encore plus celui qui a été l'ordonnateur de ce lieu délicieux. C'eſt moi, répondit Cyrus, qui ai planté de ma main & arrangé tous ces arbres. Vous, reprit Liſander avec étonnement, en parcourant des yeux les habits ſomptueux de ce prince, ſes bagues, ſon collier, & frappé des parfums qui ſortoient de ſes vêtemens, vous avez de ces mêmes mains planté ce jardin agréable. !

« — Oui, Liſander ; je jure par Mythra que tant que je ſuis en ſanté, je ne me permets jamais de me mettre à table, avant de

avant de m'être couvert de ſueur par quelques travaux militaires ou champêtres ; c'eſt donc bien juſtement, repliqua Liſander, que je vous eſtime heureux, car c'eſt en poſſédant les qualités qui conſtituent l'homme bon, que vous poſſédez le vrai bonheur ».

« Je vous raconte ceci, ô Clitobule, ajoutoit Socrate, pour vous montrer que ceux qui veulent être abſolument heureux, ne doivent pas négliger les douces occupations de l'agriculture. Les ſoins qu'on y donne ont pour fruit un plaiſir véritable, l'accroiſſement de la fortune & les plaiſirs du corps. Eſt-il un genre de vie qui procure plus

de douceurs, qui prête plus d'agrément aux devoirs de l'hoſpitalité, qui rende le maître plus doux envers ſes eſclaves, qui l'attache davantage à ſa femme, à ſes enfans, à ſes amis? Enfin en eſt-il un dont un homme libre puiſſe retirer à la fois plus d'agrément & plus d'utilité ».

Cet éloge de la vie champêtre prouve combien la modération des deſirs étoit chère à Socrate.

Un jour le ſophiſte Antiphon l'aborda, & lui dit, au milieu d'un grand nombre de diſciples dont il étoit entouré: « Je penſois, Socrate, que la philoſophie devoit ſervir à rendre les hommes

plus heureux, & il me ſemble que ce n'eſt pas-là l'effet qu'elle a produit chez vous ; tout au contraire, votre manière de vivre eſt pire que celle du moindre eſclave ; il n'eſt point de nourriture ni d'habillemens plus miſérables que les vôtres ; d'argent, vous n'en touchez jamais, & cependant l'argent réjouit celui qui le poſsède, lui acquiert toute ſorte de diſtinctions, & lui procure une foule de plaiſirs. En vérité, Socrate, ſi vos diſciples ſuivent votre exemple, ſoyez convaincu que vous ne leur aurez appris qu'à mener une vie triſte & malheureuſe ».

« Je vois bien, Antiphon, lui

répondit Socrate, que vous aimeriez mieux mourir que de mener une vie ſemblable à la mienne, tant vous me croyez malheureux. Mais trouvez-vous que je manque de rien au monde ? me voyez-vous me plaindre du froid, du chaud, de la faim, de la ſoif? vous penſez que le bonheur conſiſte dans la magnificence; & moi je crois que comme le partage de l'être ſuprême eſt de n'avoir beſoin de rien, celui qui a le moins de beſoins, eſt celui qui approche le plus de la divinité. Tous ces hommes, que vous nommez riches & heureux, ne ſont-ils pas fort contens lorſque leurs terres, leurs vaiſſeaux leur rapportent d'honnêtes pro-

fits ? Penſez-vous cependant que leur plaiſir puiſſe égaler celui qu'on éprouve en avançant & en faiſant avancer ſes amis dans le chemin de la vertu ? La plupart des hommes font leur plaiſir d'un chien, d'un cheval, d'un oiſeau ; je trouve le mien dans des amis eſtimables. Si je ſais quelque choſe d'utile à leurs progrès, je leur en fais part ; ſi je connois quelqu'un dont la converſation puiſſe les inſtruire, je les y conduis. Je parcours avec eux les tréſors que les anciens ſages ont dépoſés dans leurs écrits. L'inſtruction que nous puiſons dans cette lecture ſert autant à mon bonheur particulier qu'au

progrès de mes amis dans le chemin de la vertu ».

Montra-t-on jamais une morale plus aimable! Ce n'eſt pas ſur des ſubtilités ſcholaſtiques qu'elle eſt fondée, mais ſur cette ſimplicité touchante qui tend toujours à ramener l'homme aux premiers enſeignemens de la nature.

Socrate appuyoit toute ſa morale ſur la connoiſſance d'un Dieu, qui récompenſera les bons & qui punira les méchans. Il le voyoit immenſe, ſouverainement intelligent, tout-puiſſant, parfaitement juſte; & il s'en étoit formé cette idée en conſidérant que le monde eſt ſon ouvrage. Cependant il reconnoiſſoit des intelligences moyen-

nes entre Dieu & les hommes. Il les prépoſoit aux différentes parties de l'univers, les honoroit comme miniſtres de la divinité, & croyoit à la divination ; tant il eſt difficile de ſecouer tous les préjugés de ſon ſiècle.

Il diſoit ſouvent : *tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien*, & il ne pouvoit rien dire de plus honnête ni de plus adroit pour confondre les ſophiſtes dont la Grèce étoit inondée. D'ailleurs que ſait l'homme, quand on fait attention à ce qu'il ignore ?

Tant de talens & tant de vertus méritoient des autels chez un peuple idolâtre. Ce furent des crimes aux yeux des citoyens qui

uſurpoient ou qui ambitionnoient la tyrannie, de même qu'auprès des ſophiſtes qui voyoient diminuer le nombre de leurs diſciples, & par conſéquent leurs richeſſes & leur conſidération. Plus Athènes étoit frivole & corrompue, plus il s'éleva d'ennemis contre Socrate. D'abord on ſema des calomnies ſourdes; enſuite on le traduiſit ſur la ſcène; enfin on lui donna les ridicules des ſophiſtes même. A la vérité le premier mouvement des Athéniens fut d'être révoltés. Ils écoutèrent cependant; ils ſe plurent aux plaiſanteries de l'inſolent Ariſtophane & finirent par les applaudir. Ce moment parut favorable. Socrate fut accuſé comme un

impie qui vouloit renverſer la religion & les loix ; & aux yeux du peuple aveugle & ſuperſtitieux, l'accuſation ſeule parut une conviction parfaite ; on ne ſongea qu'à venger les dieux. Socrate cependant ne permit à aucun de ſes amis de prendre ſa défenſe ; il crut qu'une vie paſſée dans la pratique de la vertu devoit ſuffire à ſa juſtification : & ſans doute elle l'auroit fait, ſi ſes juges n'euſſent pas été ſes ennemis.

Lorſqu'on vint lui dire que les athéniens le condamnoient à mort, il ſe contenta de répondre que la nature les y condamnoit eux-mêmes ; & lorſque ſes amis l'invitoient à s'enfuir, il leur demanda

s'ils connoiſſoient, hors de l'Attique, un endroit où l'on ne mourut pas. Il ſavoit qu'on devoit lui apporter la cigue; il la but, & vit approcher la mort de ſang froid, conſolant ſa femme, ſes amis, & raiſonnant avec eux ſur l'immortalité de l'ame. A cette époque, il étoit âgé de ſoixante-dix ans.

A la nouvelle de cette mort, toute la Grèce fut indignée contre Athènes. Les jeunes gens regrettoient un maître; les pères pleuroient celui qui avoit inſtruit, ou qui devoit inſtruire leurs enfans. Quiconque avoit quelque ſentiment de vertu répandoit des larmes; & au milieu de cette conſ-

ternation générale, les calomniateurs de ce grand homme n'oſoient ſe montrer. Les athéniens reconnurent enfin leur crime; ils firent juſtice d'Anitus & de Melitus, chefs de l'accuſation; ils flétrirent tous ceux qui y avoient eu quelque part; ils élevèrent une ſtatue à Socrate, & rappellèrent tous ſes amis qui s'étoient exilés volontairement.

CHAPITRE IV.

Des Disciples de Socrate.

APRÈS la mort de ce grand homme, ses disciples se dispersèrent, & à l'aide des principes qu'ils avoient puisés dans ses leçons, & qu'ils arrangèrent chacun à leur manière, ils eurent l'ambition de former de nouvelles sectes. « On » croit voir des enfans, dit M. de Rochefort, dont nous empruntons souvent le langage, » partager l'hé- » ritage de leur père, & prendre » chacun un lot convenable à leur » humeur ».

Dans le nombre des disciples de Socrate, on en distingue cinq

qui fondèrent chacun une ſecte particulière; ſavoir, Platon, Ariſtipe, Antiſthène, Phœdon & Euclide.

Les deux derniers n'ayant pas eu de grands ſuccès, nous en dirons un mot dans ce chapitre, afin de n'être pas obligés d'y revenir; les autres auront chacun leur article, où nous tâcherons de les caractériſer du mieux qu'il nous ſera poſſible.

Phœdon, iſſu d'une famille noble d'Elide, contrée du Péloponnèſe, avoit été ravi par des pirates, & réduit en eſclavage; Socrate, l'ayant vu dans cet état, en conçut une idée avantageuſe, & engagea Criton, ou Alcibiade à

l'acheter ; il l'inſtruiſit de ſa doctrine, & l'on prétend que de tous les diſciples de Socrate, c'eſt celui qui a le plus fidèlement interprêté ſes leçons.

La ſecte qu'il établit fut nommée Eléaque, du nom de ſa patrie, & il eut pour ſucceſſeur Pliſthène, dont on ne dit rien, ſinon que Menedème d'Eretrée fut ſon diſciple. Ce dernier, après avoir fréquenté bien des écoles, s'attacha principalement à celle de Pliſthène, & la tranſporta dans la ſuite à Erétrée, d'où elle prit le nom d'Erétriaque. Menedème, plus célèbre comme homme d'état que comme philoſophe, rendit de grands ſervices à ſa patrie. C'eſt à-peu-près

tout ce qu'on ſait de cette ſecte, qui ayant hérité du mépris de Socrate pour les ſophiſmes, n'avoit pas hérité de ſes talens. Elle tomba bientôt dans l'oubli. Jettons maintenant un coup-d'œil ſur celle d'Euclide.

Euclide de Mégare venoit à Athènes, attiré par le deſir d'entendre Socrate, lorſque peu de tems après, les Athéniens portèrent un décret de mort contre tout Mégarien qui paroîtroit dans l'Attique. Ne pouvant ſe réſoudre à fuir un entretien dont il ſentoit tout le prix, Euclide imagina de ſe déguiſer en femme, & profitant de l'obſcurité de la nuit pour entrer dans la ville, il en ſortoit avant

le jour. Malheureuſement il avoit beaucoup lu les livres de Parménide, & ſe trouvant imbu des principes de la ſecte Eléatique, il profita mal des leçons qu'il achetoit au riſque de ſa vie. Socrate le lui reprochoit ſouvent. Vous vous accommodez beaucoup mieux, lui diſoit-il, des ſophiſtes que de moi.

En effet, du vivant même de Socrate, Euclide fonda l'école Mégarique, dans laquelle il enſeigna moins la philoſophie que l'art de diſputer ſur tout. Sa méthode étoit de convenir de quelques principes, de tirer enſuite rapidement pluſieurs conſéquences, de preſſer par-là ſes adverſaires, & de les déconcerter.

Il devoit ce foible avantage à une imagination vive & bouillante, qui, vraiſemblablement, ne lui permettoit pas d'avoir l'eſprit juſte. Cette manie au reſte, ne prenoit point ſur ſon caractère; il étoit doux & honnête. Il en donna ſurtout la preuve, lorſque Platon & quelques autres philoſophes ſe refugièrent à Mégare, après la mort de Socrate.

Eubulide, qui lui ſuccéda, ſe fit un nom célèbre, parce qu'il inventa des ſophiſmes, & qu'il en fit différentes claſſes; mais cette manie de raiſonner, ou pour mieux dire, de déraiſonner avec art, n'étoit pas faite pour obtenir une eſtime durable. Auſſi, la ſecte Mégarique,

après avoir eu quelque célèbrité, tomba-t-elle enfin dans un juſte mépris.

CHAPITRE V.

De Platon.

LE nom de Platon vient naturellement ſe placer après celui de Socrate. Il naquit dans l'intervalle de 425 à 430 avant J. C. Il avoit cultivé la peinture & ſurtout la poëſie, lorſqu'à l'âge de vingt ans il entendit Socrate pour la première fois. Dès ce moment, il réſolut de ſe livrer tout entier à la philoſophie, & brûla même des pièces de théâtre, & des poëmes épiques, qu'il jugeoit trop

au-deſſous de ceux d'Homère.

Son deſſein néanmoins ne fut pas de ſe borner aux études de Socrate; il entreprit pluſieurs voyages; le premier fut dans la grande Grèce, où la ſecte italique floriſſoit encore. Il eut quelqu'accès auprès des Pythagoriciens; de-là il ſe rendit à Cyrène où il apprit la géométrie ſous Théodore. Il parcourut enſuite l'Egypte, & la guerre ne lui ayant pas permis de voir la Perſe ni les Indes, il revint en Italie, où les Pythagoriciens parurent s'ouvrir à lui plus qu'ils n'avoient fait la première fois. Quelques années après il acheta leurs écrits, & ſa doctrine paroît le réſultat de celle de Pythagore mêlée

avec celle de Socrate ; car il eſt à préſumer que ſon voyage en Egypte lui fut inutile, parce qu'il ne fut initié nulle part.

A ſon retour dans Athènes, Platon trouva les circonſtances les plus favorables. De toutes les écoles ouvertes par les diſciples de Socrate, la plus conſidérable étoit celle d'Ariſtipe, auquel les Athéniens ne croyoient pas devoir s'intéreſſer parce qu'il étoit étranger ; ils lui auroient volontiers pardonné d'être ſavant en Afrique ; mais ils ſembloient choqués de voir qu'il s'avisât de l'être en Grèce.

Il y avoit hors des murs d'Athènes un gymnaſe qu'on nommoit académie, du nom d'Académius qui

en avoit été le poſſeſſeur. Il étoit planté d'arbres & orné d'autels conſacrés aux muſes, à Minerve, à l'amour, & en outre de pluſieurs monumens élevés en l'honneur des Athéniens les plus illuſtres; c'eſt-là, c'eſt au milieu des dieux & des mânes des grands hommes, que Platon établit ſon école dans une maiſon qu'il tenoit de ſes pères; c'eſt de ce lieu que ſes ſectateurs furent appellés académiciens, & la ſecte qu'il établit, académique.

Il interrompit le cours de ſes leçons pour faire trois voyages en Sicile. Dans le premier qu'il entreprit pour obſerver les feux du mont Etna, il fut introduit à la cour de Denis l'Ancien, roi de Syracuſe;

il y fut préſenté par Dion ſon diſciple, qui, croyant que tout étoit poſſible à l'éloquence de ſon maître, ſe figura qu'elle alloit changer le caractère du tyran. Platon parla donc, ou plutôt il déclama contre la tyrannie, & dit fort inconſidérément de grandes vérités.

Bientôt il s'apperçut qu'il n'étoit pas ſûr pour lui de reſter en Sicile, & prit le parti de s'en éloigner; mais la vengeance du tyran le pourſuivit; il fut vendu dans l'iſle d'Egine. Annicéris, diſciple d'Ariſtipe, ſe hâta de le racheter & refuſa d'être rembourſé par ſes parens, diſant qu'ils n'étoient pas les ſeuls à qui ce philoſophe appartenoit. Rendu à ſon école, Pla-

ton reçut des lettres de Denis, dans leſquelles ce prince voulut ſe juſtifier d'une trahiſon qui le déshonoroit; mais il lui répondit fièrement, *que ſes occupations ne lui permettoient pas de ſe ſouvenir d'un roi de Syracuſe.*

Platon conſacra le reſte de ſes jours à la philoſophie, & à ſon école; après ſa mort on lui dreſſa des autels, on plaça ſa ſtatue & ſon tombeau dans l'académie; il fut gravé ſur les monnoies, & ſes ſectateurs pendant long-tems célébrèrent le jour de ſa naiſſance.

Il a conſigné ſa doctrine dans des dialogues où il parle de Dieu, de la nature & de l'immortalité de l'ame, plutôt en poëte qu'en phi-

loſophe ; la ſublimité de ſon langage le rend ſouvent inintelligible, & c'eſt ſans doute le *ſpiritualiſme* de ſes idées qui lui a fait donner l'épithète de divin.

Il prétend que l'homme doit ſe propoſer Dieu pour modèle, & que le but de toutes ſes actions doit être de chercher à lui reſſembler. Nous avons déjà vu ce principe dans Pithagore ; &, en effet, ſi l'on ne peut ſe former l'idée de Dieu ſans avoir en même-tems celle de la perfection, exhorter les hommes à lui reſſembler, c'eſt donner à leur volonté la direction la plus ſalutaire, & les engager à la pratique de toutes les vertus ; partout il recommande la juſtice comme

me une loi divine dont on ne peut ſe diſpenſer ſans s'expoſer aux châtimens les plus ſévères.

Selon lui, la force, la ſanté, les biens même de la fortune peuvent concourir au bonheur de l'homme; mais le ſage ne laiſſera pas que d'être content quoiqu'il en ſoit privé.

« Peu d'hommes, diſoit ce philoſophe, peuvent jouir en ce monde d'un ſolide & véritable bonheur, mais du moins il nous reſte à tous l'eſpérance de pouvoir, après cette vie, poſſéder cette félicité parfaite qui fait l'objet de nos deſirs. Voyez, ajoutoit-il, combien l'homme, ainſi que tous les animaux, a

de peine à naître, à croître, à ſe fortifier; le tems de la vie eſt court, quoique très-long pour les peines; la vieilleſſe vient bientôt, & malgré les regrets qu'elle apporte, il n'eſt point d'homme raiſonnable qui voulût recommencer ſa carrière. Cependant la nature nous a laiſſé, à tous tant que nous ſommes, des moyens d'être ſages & heureux par la ſageſſe. Ce bonheur ne s'obtient point en pourſuivant une foule de connoiſſances vaines qui emportent l'homme loin de lui-même; mais en s'appliquant à l'étude de celles qui peuvent en faire un excellent citoyen, dans quelque rang que la fortune le

place, ſoit qu'il commande, ſoit qu'il ſoit commandé. Et quelle eſt, dira-t-on, cette étude qui efface toutes les autres, qui embraſſe la nature univerſelle des étres, qui marque à chacun d'eux leur place, qui enſeigne à l'homme la piété, la juſtice? C'eſt la ſcience des nombres; cette ſcience, dont les propriétés ſont infinies, & qui ſert à régler la juſtice & la vertu, comme elle règle dans la muſique les ſons & les mouvemens; voilà celle que doit étudier l'homme qui cherche le bonheur. Cette magnifique ſcience des nombres, le ciel même ne ceſſe de l'enſeigner aux hommes; les ſucceſſions des jours ſont les premiers élémens de cette

doctrine, qui, embraſſant enſuite les révolutions périodiques des ſaiſons & des ans, s'élève à la connoiſſance de l'être ſuprême, & au culte qui lui eſt dû. Quoique cette étude ne puiſſe être pouſſée à une certaine perfection que par quelques eſprits privilégiés, chacun de nous cependant peut en retirer un avantage proportionné à ſes facultés. Il ne faut donc pas négliger d'y plier les premières réflexions de l'enfance, pour diſpoſer l'homme inſenſiblement aux vérités morales. Et quelle plus grande vérité que celle qui nous fait voir dans les révolutions des aſtres, & dans le ſyſtême de l'univers, une unité de deſſein qui démontre l'u-

nité de l'ouvrier qui l'a formé »?

« Voilà, continue Platon, les idées dont un légiſlateur doit remplir l'eſprit & l'ame de ſes concitoyens; il leur inſpirera l'amour & le reſpect des dieux par la contemplation de leurs ouvrages; il ſe gardera bien de rien changer à la religion de leurs ancêtres, & au culte qu'ils pratiqueront; il ne leur interdira point les ſacrifices qu'ils adreſſoient aux dieux, ſachant bien que ſur ces matières, la nature humaine ne peut avoir que des connoiſſances infiniment bornées. Sans ces principes religieux, fondés ſur la raiſon, il n'eſt point de cité, ni d'homme qui puiſſe ſe flater d'être heureux.

Mais quelque bonheur qui puiſſe accompagner cette étude en cette vie, combien la félicité du ſage ne ſera-t-elle pas plus grande, lorſqu'après ſa mort il ne ſera plus un être mixte & compoſé, ſujet à mille affections différentes, & que n'ayant plus qu'une ſeule nature, il n'aura déſormais qu'une ſeule règle & une ſeule fin »!

Ce morceau prouve ce que nous avons avancé dans le commencement de ce chapitre, c'eſt-à-dire, que Platon avoit ſu mêler adroitement la doctrine de Pythagore à celle de Socrate; mais on n'y retrouve point l'heureuſe ſimplicité de ce dernier. Platon étoit jaloux de produire de grands effets; il

enſeignoit avec appareil, & déployoit toutes les reſſources de ſon éloquence. Socrate, au contraire, inſtruiſoit en cauſant; l'un s'occupoit des intérêts de ſa gloire, & l'autre les ſacrifioit à ceux de la vertu.

Maintenant nous allons examiner ce que devint l'école de Platon après ſa mort, & les différentes variations qu'éprouva la ſecte qu'il avoit fondée. Nous avons dit qu'elle s'appelloit académique, du nom d'Academius, à qui avoit appartenu le local où elle prit naiſſance.

CHAPITRE VI.

De la Secte académique.

PLATON laiſſa ſon école à Speuſippe, ſon neveu, qui, bientôt après étant devenu paralytique, la laiſſa lui-même à Xenocrate, autre diſciple de Platon. Tous deux avoient accompagné ce Philoſophe dans ſon dernier voyage en Sicile.

Le premier a écrit pluſieurs ouvrages qu'on eſtimoit, & qu'Ariſtote eſt accuſé d'avoir ſupprimés. D'ailleurs ſi l'on a loué ſon eſprit, on n'a pas moins critiqué ſes mœurs.

Xénocrate étoit de Chalcédoine : né avec une conception dure, il

prouva que les diſpoſitions les plus ingrates peuvent être vaincues par un travail aſſidu. Il a fait pluſieurs ouvrages dont aucun n'eſt venu juſqu'à nous; mais ſes mœurs nous ſont connues, & tous les anciens rendent unanimement témoignage à ſa vertu. Pauvre par choix, il fut le ſeul des ambaſſadeurs d'Athènes que Philippe ne put corrompre; il ſe conduiſit avec le même déſintéreſſement dans une autre ambaſſade auprès d'Antipater; & lorſqu'Alexandre lui envoya cinquante talens, il retint à ſouper ceux qui les lui apportoient, & leur fit voir au repas qu'il leur donna, combien les richeſſes lui étoient inutiles. Il accepta néanmoins trente

mines, afin de ne pas paroître refuſer par mépris les bienfaits de ce monarque. Sa réputation de probité étoit ſi bien établie, que les Athéniens le diſpenſoient de confirmer ſa dépoſition par ſerment. Il mourut âgé de quatre-vingts ans, après avoir enſeigné l'eſpace de vingt-cinq.

Polémon, Athénien, lui ſuccéda. Il s'étoit livré dans ſa jeuneſſe à la débauche; il étoit même ivre la première fois qu'il parut à l'académie, & il n'y étoit entré que dans le deſſein de tourner en ridicule ce qui s'y diſoit; lorſque frappé d'un diſcours ſur la tempérance, il fut honteux de ſes mœurs, & devint auſſi-tôt diſciple de Xé-

nocrate & de la vertu. Il eut pour condiſciple Crantor, & pour ſucceſſeur Cratès; tous trois ont eu de la réputation. Tels ſont les hommes les plus célèbres de l'ancienne académie; les ſeuls qui ne paroiſſent pas s'être écartés des opinions de leur chef.

Mais dans la ſuite cette école fut en proie à des dialecticiens, à des ſophiſtes & à des ſceptiques, tels que Carnéade, qui dénaturèrent la doctrine de Platon, ou qui, pour mieux dire, lui ſubſtituèrent leurs propres opinions; ce qui fait qu'on diſtingue trois ſortes d'académies, l'ancienne, la moyenne, & la nouvelle.

Philon, dont Cicéron parle avec

éloge, paroît avoir été le dernier académicien ; car Antiochus d'Aſcalon, ſon diſciple, entreprit de concilier les péripatéticiens, les ſtoïciens & les académiciens, diſant qu'ils ne différoient que faute de s'entendre, ce qui n'arrive que trop ſouvent.

Parce qu'Antiochus avoit été diſciple de Philon, on a dit qu'il étoit académicien ; & parce qu'il ne penſoit pas comme ſes prédéceſſeurs, on a dit qu'il étoit le chef d'une cinquième académie. Celle-ci fut au moins la dernière ; car les troubles de la Grèce ayant diſperſé les académiciens, ils ne tinrent plus d'école.

Ainſi finit la ſecte qu'avoit formée

mée le disciple le plus celèbre de Socrate.

Avant de parler des autres, nous croyons devoir nous arrêter sur un disciple de Platon, qui même de son vivant contrebalança la réputation de son maître. Ce fut une espèce d'hérésiarque qui ne craignit point d'élever autel contre autel, & dont le succès justifia la témérité. On sent qu'il s'agit d'Aristote, chef de la secte péripatétique, & instituteur d'Alexandre. Nous allons l'envisager sous ces deux aspects.

CHAPITRE VII.

D'Ariſtote.

ARISTOTE naquit à Stagire, ville de Macédoine, 384 ans avant J. C. Il deſcendoit d'Eſculape; & Nicomachus, ſon père, exerçoit la médecine à la cour d'Amintas, père de Philippe. Nicomachus étant mort, Ariſtote reſta ſous la tutèle de Proxenus, qui ne négligea rien pour ſon éducation. Plein de reconnoiſſance, Ariſtote n'oublia jamais ce qu'il devoit à ſon tuteur; il lui éleva des ſtatues, & adopta Nicanor ſon fils, auquel il tint lieu de père.

Il commença dès l'âge de dix-

ſept ans à fréquenter l'académie ; mais ne pouvant ſe borner aux études qu'on faiſoit dans cette école, il chercha tous les livres où il crut pouvoir puiſer des connoiſſances. Platon l'appelloit *l'eſprit*, *l'intelligence*, & le comparoit à un courſier, dont l'ardeur a beſoin d'être contenue par un frein.

Ce jugement prouve que Platon ſavoit étudier les hommes & démêler leur caractère ; l'expérience lui prouva bientôt qu'il ne s'étoit pas trompé relativement à ſon diſciple. Ce dernier conçut le projet de fonder une ſecte qui fît oublier les autres ; en conſéquence, il expoſa les opinions de tous les philo-

ſophes d'une manière ſouvent très-infidèle, afin de pouvoir les réfuter plus facilement; il les combattit dans le deſſein de paroître dire mieux, quoiqu'il n'eût rien de mieux à dire; il reſſembloit, dit Bacon, à ces princes ottomans qui ne penſent regner en ſûreté qu'après avoir fait étrangler leurs frères.

Il commença par décrier l'école de ſon maître, afin de mieux accréditer la ſienne. La ſubtilité de ſa logique le ſervit merveilleuſement dans ce projet, dont il eut encore l'art de déguiſer le vrai motif ſous l'apparence du zèle : *Platon m'eſt cher*, diſoit-il, *mais la vérité m'eſt plus chère.*

Ce beau mot, qu'il n'eſt pas rare

d'entendre répéter avec auſſi peu de bonne foi, juſtifia pleinement Ariſtote aux yeux de toute la Grèce. Sa réputation s'accrut au point que Philippe le donna pour inſtituteur à ſon fils Alexandre.

Nous avons déjà aſſez fait connoître ce prince, & nous ſommes diſpenſés d'en parler ici; il fut pendant long tems, il eſt même encore aujourd'hui l'objet d'une admiration inſenſée; cependant, grace aux progrès des lumières, on commence à le mieux apprécier; & ſon nom, qui fournit d'éternelles comparaiſons à tant de fades panégyriſtes, pourra peut-être un jour appartenir au blâme, & devenir une inſulte pour les rois.

Jamais élève d'un philoſophe ne montra ſi peu de philoſophie. Eſt-ce la faute du maître ou du diſciple ? C'eſt ce qu'il n'entre point dans notre plan d'examiner. Nous obſerverons ſeulement qu'au ſortir des mains de Platon ou de Socrate, peut-étre Alexandre n'eût jamais ravagé la terre. Ariſtote, comme la plupart de ceux qui ſe mêlent de l'éducation des rois, ne s'eſt oppoſé que foiblement aux goûts dépravés de ſon élève.

Alexandre qui voudroit poſſéder les ſciences comme l'univers, c'eſt-à-dire, ſans partage, ſe plaint à lui de ce qu'il a publié quelques ouvrages.

Ariſtote le raſſure en lui diſant que ſes ouvrages ſont publics & ne le ſont pas, attendu qu'on ne pourra pénétrer le ſens d'une infinité de choſes qu'ils renferment. Ce trait, qui caractériſe les deux perſonnages, prouve la lâche complaiſance de l'un, & l'égoïſme orgueilleux de l'autre. Que penſer en effet d'un prince qui veut ſe réſerver des connoiſſances utiles à tous, & d'un philoſophe qui, pour lui complaire, enveloppe ſes penſées d'un voile myſtérieux, & déguiſe la vérité pour ne pas bleſſer l'amour-propre d'un individu ?

Au reſte, on ne peut diſconvenir que les ſciences ne lui ſoient

très-redevables. Ariſtote eſt peut-être de tous les hommes celui qui a le plus écrit. Il a laiſſé plus de quatre cens traités ſur différentes matières. Nos écoles ſe ſont long-tems réglées d'après cette volumineuſe collection. Il n'étoit pas plus permis d'y douter de l'infaillibilité d'Ariſtote que de celle du Pape ; & ce n'eſt que depuis un très-petit nombre d'années, qu'on a eu la liberté de penſer d'après ſoi.

Les ouvrages de ce philoſophe ſont, pour la plupart, très-obſcurs. Ce qui contribua peut-être à les rendre tels, c'eſt que tant qu'il vécut, il ne permit guère qu'ils ſe répandiſſent dans le public. En mourant, il légua ſa bibliothèque

avec ſes manuſcrits à Théophraſte, qu'il choiſit pour ſon ſucceſſeur. Celui-ci les remit à Nélée de Scepſis, en Myſie. On croit qu'alors Ptoléméе Philadelphe en acheta quelques-uns qui furent brûlés avec la bibliothèque d'Alexandrie; les autres reſtèrent aux héritiers de Nélée, qui les enfouirent dans un caveau, de crainte de ſe les voir enlever par le roi de Pergame. Ils ne ſortirent de ce ſouterrain que plus d'un ſiècle après; ils étoient donc fort mutilés; & ils ont encore été défigurés par des éditeurs qui ont entrepris de les réparer ſans les entendre.

La morale eſt la moindre partie des ouvrages d'Ariſtote; elle eſt

moins épurée que celle de Platon, quoiqu'on y trouve pluſieurs traits de reſſemblance. Tous deux prêchent l'amour de la vertu; mais Ariſtote ne veut pas qu'on la regarde comme le ſouverain bien. Il prétend que les avantages de la fortune & de la nature ne ſont pas moins deſirables, & que le ſage ne peut être heureux qu'en les poſſédant.

Cependant il ſemble quelquefois abandonner ce principe, ou du moins, y apporter quelque modification. « On a eu tort, dit-il dans un endroit, de faire dépendre le bonheur des révolutions de la fortune, dont les faveurs ou les diſgraces ne ſauroient conſtituer

le bien ou le mal, & n'ont ſur l'état de l'homme qu'une influence indirecte. Si nous cherchons dans le bonheur un état ſolide & permanent, il n'y a que l'énergie de l'ame, portée à la vertu, qui puiſſe nous le procurer. En effet, qu'y a-t-il de plus ſolide que la pratique de la vertu? La ſcience même ne ſauroit lui diſputer cet avantage, ni celui de procurer aux hommes une gloire plus réelle, & un bonheur plus accompli ».

« L'homme, heureux par la recherche & la pratique de la vertu, ſoutiendra conſtamment les revers de la fortune. Si ces revers ſont légers, ils ne ſont rien dans la balance de la vie; s'ils ſont con-

ſidérables, ils preſſent le cœur du ſage; ils affligent l'homme heureux, mais ils ne l'abattent point; & ces malheurs mêmes qui ne ſont tels que parce qu'ils ôtent à ſon ame une partie de ſes facultés, le dédommagent, en quelque ſorte, par les occaſions qu'ils lui fourniſſent de montrer ſon courage, comme une mauvaiſe poſition fournit à un général d'armée le moyen de ſignaler ſon habileté ».

« L'homme ſage ne ſera jamais entièrement malheureux; mais il ne ſauroit être parfaitement heureux, s'il vient à ſubir des infortunes pareilles à celles de Priam. Ainſi, comme les grands malheurs peuvent altérer ſa félicité, de même

les grandes faveurs de la fortune peuvent ajouter beaucoup à ſon bonheur. Rien n'empêche donc de définir l'homme heureux (autant que l'humanité peut l'être) celui qui, avec une inclination active de l'ame vers la vertu, poſſède une certaine abondance de biens externes, non durant un terme quelconque, mais durant la vie entière ».

« Les légiſlateurs, dit-il encore, furent pénétrés de cette vérité, que le bonheur eſt principalement fondé ſur l'inclination de l'ame à la vertu; eux qui, déſirant de procurer à leurs citoyens toute la félicité dont la nature humaine eſt ſuſceptible, s'attachèrent à leur inſpirer

toutes les vertus qui honorent l'homme. C'étoit là l'objet des politiques ; c'étoit le plan qu'avoient exécuté les légiſlateurs des Crétois & des Spartiates. Ces politiques ſavoient ce qui convient à l'ame, comme un bon médecin connoît ce qui convient au corps; & perſuadés que l'énergie de l'ame, dirigée vers la vertu, peut ſeule rendre l'homme heureux, ils avoient fait de ce motif, le principe & l'objet des loix qu'ils avoient établies ».

Ces différens paſſages prouvent qu'en faiſant entrer les biens de la fortune & les avantages naturels dans la compoſition du bonheur, Ariſtote ne prétendoit pas donner à ce prin-

cipe une extenſion illimitée, & que c'étoit toujours ſans préjudicier aux droits de la vertu, qui, dans tous les cas, doit avoir la préférence; car s'il exiſte une règle inconteſtable en morale, c'eſt, qu'on ne peut être heureux ſans la vertu; qu'avec elle, il eſt poſſible qu'on ſoit malheureux; mais qu'on le ſera toujours moins, parce qu'elle eſt la plus puiſſante de toutes les conſolations.

Ariſtote, accuſé d'impiété, prit le parti de ſe retirer à Chalcis, en Eubée, diſant qu'il ne vouloit pas que les Athéniens fiſſent un nouvel outrage à la philoſophie. Il avoit enſeigné douze ans dans le lycée, & il mourut peu de tems

après dans la ſoixante-troiſième année de ſon âge. On fit tranſporter ſon corps à Stagire, lieu de ſa naiſſance, où ſes compatriotes lui élevèrent un tombeau, un autel, un temple même, & conſacrèrent un jour de l'année à ſa mémoire.

Théophraſte d'Eriſſe, ville de l'iſle de Leſbos, enſeigna dans le lycée après la mort d'Ariſtote. Verſé dans tous les genres de littérature, il parloit avec autant d'éloquence que de clarté. Il eut juſqu'à deux mille diſciples, parmi leſquels on compte Démétrius de Phalère. Il fut eſtimé généralement, & ſurtout infiniment chèr aux Athéniens. Il nous reſte peu de ſes ouvrages,

quoiqu'il ait beaucoup écrit. Il paroît qu'il ne ſuivoit pas ſervilement les opinions d'Ariſtote. Il eſt mort dans la quatre-vingt-cinquième année de ſon âge, 286 ans avant J. C.

Après lui, l'on ne compte plus dans le lycée que cinq philoſophes, qui, ſucceſſivement, ont tenu l'école. Le premier & le plus célèbre eſt Straton, dont il ne reſte aucun ouvrage. Les autres ſe ſont ſuccédés dans cet ordre : Lycon, Ariſton, Critolaüs & Diodore. On appelloit péripatéticiens les ſectateurs d'Ariſtote, parce que d'ordinaire ils agitoienr les queſtions en ſe promenant.

Après avoir parlé de Platon &

de ſon rival, ainſi que des perſonnages qui ſe ſont diſtingués dans leur école, nous allons examiner ce que devint la morale entre les mains des deux autres diſciples de Socrate, dont nous avons déjà fait mention. Ariſtipe & Antiſthène, l'un fondateur de la ſecte des Cyrénaïques, & l'autre de celle des Cyniques; tous deux s'appuyant ſur la doctrine de leur maître, quoique leurs principes fuſſent diamétralement oppoſés; ce qui paroîtroit bien ſingulier, ſi l'on ne ſavoit les différentes interprétations que peuvent ſubir les mêmes idées ſuivant le caractère ou la façon de penſer de ceux qui les reçoivent.

CHAPITRE VIII.

D'Ariſtipe.

LA ſecte fondée par Ariſtipe fut nommée Cyrénaïque du nom de Cyrène, ville d'Afrique, où il étoit né.

Il ſe vit obligé de quitter Athènes pour échapper à l'envie de ſes condiſciples qui ne pardonnoient pas à un barbare d'avoir quelque avantage ſur eux. Il s'y trouva néanmoins à la mort de ſon maître, & paſſa, quelque tems après, à la cour de Denis le jeune, tyran de Syracuſe, où il réuſſit mieux que Diogène & que Platon, parce qu'au lieu d'affecter le faſte philo-

ſophique, il employa les moyens les plus adroits pour ramener à l'humanité l'ame d'un prince qui devenoit tous les jours plus féroce. Quoique ce ſuccès eût une fois armé la jalouſie contre lui, cependant il revint à Athènes, où il établit ſon école.

Il eſt le premier qui ait bien parlé ſur les ſens. Il a vu qu'ils ne nous trompent que par les jugemens que nous joignons à nos ſenſations; que propres à nous faire connoître les choſes par leurs apparences & par leurs rapports à nous, ils ne ſauroient faire découvrir ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & qu'enfin les cauſes de nos ſenſations ſont telles que nous les

ignorerons toujours. Il eſt à préſumer qu'il tenoit ces principes de Socrate, qui, ayant démêlé le faux des ſyſtêmes, n'a pas ſans doute ignoré ces vérités.

Ariſtipe eut un diſciple célèbre dans ſa fille Arétée. Elle ſe diſtingua parmi les femmes ſavantes; elle eut même pluſieurs diſciples, ce qui ne paroîtra pas ſans doute extraordinaire. Les leçons d'une femme aimable doivent néceſſairement faire beaucoup de proſélytes.

Ariſtipe penſoit que la ſcience s'acquiert par le choix, plutôt que par le nombre des lectures. Il la jugeoit préférable à tout; mais il la bornoit aux choſes d'uſage. Il

recommandoit aux ſages de communiquer leurs connoiſſances, de fréquenter les riches, comme les médecins fréquentent les malades, & d'enſeigner aux jeunes gens à être ce qu'il eſt important qu'ils ſoient un jour. Enfin, une de ſes maximes étoit que le philoſophe cherche la juſtice, & qu'il la ſuivroit quand même il n'y auroit point de loix.

D'après cette façon de penſer, on peut juger que ſa morale ne s'écartoit pas beaucoup de celle de Socrate; & ſi, comme on le lui reproche, il a mis la fin de la philoſophie dans la volupté, il y a lieu de préſumer que ſon deſſein n'a pas été d'abuſer de ce mot.

Cependant la pureté de ſes intentions ne ſauroit le juſtifier entièrement des mauvaiſes interprétations de ſes diſciples ; car, comme l'a très-bien obſervé Cicéron, au ſujet de Zenon & d'Ariſtipe : « Si ceux, qui interprêtoient mal ces philoſophes, pouvoient devenir vicieux en les écoutant ; il valoit mieux que ces philoſophes gardaſſent le ſilence, que de s'expoſer à nuire à ceux qui les auroient mal entendus ». Mais voyons quels furent, en général, les principes de la ſecte Cyrénaïque.

Les Cyrénaïques reconnurent deux ſortes d'affections, l'une étoit le plaiſir & l'autre la douleur. Le plaiſir conſiſtoit dans une douce émo-

tion, l'autre dans une agitation âpre & irrégulière. Ainſi un plaiſir, quel qu'il fût, ne pouvoit jamais, par ſa nature, différer d'un autre, puiſqu'ils ſe réduiſoient tous à la même définition. Il étoit l'objet des appétits de tous les animaux, comme le mal, l'objet de leurs averſions. Le plaiſir par conſéquent n'étoit point cet état apathique, cette exemption de douleur, dans laquelle, ſuivant Panætius, Epicure faiſoit conſiſter le ſouverain bien; car le plaiſir ſuppoſoit une certaine action, & l'apathie d'Epicure étoit un vrai ſommeil.

Cette définition du plaiſir, qui ouvroit la porte aux opinions les plus monſtrueuſes, menoit naturellement

lement ces philoſophes à l'idée qu'ils ſe faiſoient du bonheur ; lequel n'étoit, ſuivant eux, que la chaîne de toutes les ſenſations agréables, préſentes, paſſées & futures. Pour prouver donc que le plaiſir étoit la ſeule fin vers laquelle nous devions tourner nos recherches, ils alléguoient les exemples que fournit l'enfance, & comme cet âge étoit pour tous les anciens philoſophes le livre par excellence, où on pouvoit étudier & connoître les véritables inclinations de l'homme, ils concluoient du penchant des enfans pour le plaiſir, que le plaiſir étoit la fin de l'homme.

Il réſultoit naturellement de ces principes, ou du moins les Cyré-

naïques en concluoient mal à propos, que le plaiſir étoit bon par lui-même, quelque condamnable que fût la ſource dont il dérivoit, & quelque honteuſe que fût l'action qui nous le procuroit; abſurdité qu'on auroit pu réfuter facilement en faiſant enviſager à ces prétendus philoſophes, que des plaiſirs de cette nature ſont toujours accompagnés de remords ou de regrets, & que c'étoit aller directement contre leur ſyſtême, dont le premier but étoit de fuir la douleur; que ſi leur maître avoit recommandé la volupté, c'étoit ſans doute cette volupté pure & ſans mêlange, qui fut dans tous les tems le partage de la vertu.

En effet, il y a tout lieu de préſumer que cette conſéquence qu'Hippobote, dans ſon Traité des Sectes Philoſophiques, prête aux Cyrénaïques, étoit ignorée d'Ariſtipe, & fut poſtérieure à cet illuſtre élève de Socrate. Ainſi quand les Cyrénaïques, entaſſant conſéquences ſur conſéquences, osèrent avancer qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût juſte ou injuſte, honnête ou honteux, & que c'étoit la loi ſeule & la coutume qui avoient établi ces diſtinctions, il eſt vraiſemblable que de pareils principes ne furent jamais dans la bouche ni dans le cœur d'Ariſtipe, philoſophe pratique auſſi ſévère que Socrate lui-même, & qui ſa-

voit s'asservir les choses, loin de s'asservir à elles. La régularité de sa conduite, & ce que nous avons déjà dit de sa doctrine semble du moins justifier assez notre opinion.

La secte des Cyrénaïques vit sortir de son sein celles des Hégésiaques, des Annicérius & des Théodorius. Quelque court qu'ait été le rôle qu'elles ont joué dans le monde, notre sujet exige que nous en disions un mot, ne fut-il que pour faire connoître la fécondité de l'esprit humain, quand il s'agit d'accorder les passions avec la raison.

Les Hégésiaques furent comme les Cyrénaïques partisans de l'intérêt personnel. Ils traitoient de

chimère ce pur amour de la vertu prêché par Socrate, & ne croyoient point que la bienfaiſance, l'amitié ni la reconnoiſſance puſſent jamais être déſintéreſſées. Ils étoient bien loin auſſi de croire à ce bonheur, que la contemplation & la jouiſſance de la vertu pouvoient procurer au ſage; & dignes ſectateurs de la volupté ſenſuelle, ils ne pouvoient imaginer que les plaiſirs de l'ame puſſent balancer les maux du corps. Cependant ils conſervoient encore cette indifférence pour les richeſſes, qui avoit engagé Ariſtippe à faire jetter par ſes eſclaves dans les déſerts de la Libye, l'or & l'argent dont le poids les embarraſſoit. Ils diſoient « que

les richeſſes étoient indifférentes pour le bonheur, puiſque le plaiſir du riche n'étoit point d'une autre nature que celui du pauvre ». Ils voyoient avec la même indifférence l'eſclavage ou la liberté, une extraction noble ou obſcure, la gloire ou le déshonneur. Le ſage, ſuivant eux, faiſoit tout pour lui-même ; tout ce qui ne tenoit pas à ſon individu lui étoit étranger. On voit dans ces principes combien ils s'éloignoient déjà des Cyrénaïques, qui n'avoient pas pouſſé ſi loin ce déteſtable & malheureux égoïſme. Il ne faut pas demander ſi de telles gens avoient des maximes propres à excuſer le déſordre des mœurs. Auſſi les Hégéſiaques ſou-

tenoient-ils « que tous les crimes étoient pardonnables, parce que l'homme criminel étoit toujours emporté malgré lui par ſes paſſions ».

Si Annicéris fut ainſi qu'Hégéſias, un des élèves de Parabate, diſciple d'Ariſtipe, on peut dire qu'il fit plus d'honneur que ſon condiſciple à l'école dont il ſortoit. Il admit une partie des principes des Hégéſiaques, mais avec des reſtrictions qui rendoient les ſiens infiniment plus raiſonnables. Il n'admit point ces maximes triſtes & déſolantes touchant l'intérêt perſonnel; il laiſſa ſubſiſter l'amitié, la reconnoiſſance, le reſpect pour les parens, & la noble envie d'être utile à ſa patrie; mais il ne vou-

loit pas que le bonheur du ſage pût être troublé par ces affections. Ses principes ſur l'amitié méritent d'autant plus d'être obſervés qu'ils tenoient à l'idée qu'il ſe faiſoit du bonheur. Il reconnoiſſoit dans l'homme un penchant qui le porte à aimer ; penchant que la nature lui a donné pour en faire un être ſociable ; inclination merveilleuſe qui le pouſſe naturellement à la bienfaiſance, & qui procure à l'homme un plaiſir réel & pur. C'étoit pour ſatisfaire à ce beſoin de la nature qu'il vouloit cultiver l'amitié, & non pour quelqu'avantage étranger qu'il en pouvoit eſpérer ; car il croyoit l'amitié ſi indépendante de l'utilité, que lorſ-

que celle-ci finiſſoit, il vouloit que l'autre ſubſiſtât encore. Il eſt vrai qu'il ne penſoit pas qu'on pût rechercher le bonheur de ſon ami pour lui-même, mais ſeulement à cauſe de ce penchant à la bienveillance, dont la nature nous paie le prix par le plaiſir qu'il nous procure.

Qui croiroit que d'une pareille école pût jamais ſortir un philoſophe tel que Théodore, ſurnommé l'Athée, fameux par la hardieſſe de ſes paradoxes ? Ce prétendu philoſophe détruiſoit tous les ſentimens naturels & toutes les vertus, ainſi que l'exiſtence des Dieux. Il ſupprima l'amitié « parce que, diſoit-il, elle ne peut ſubſiſter ni

chez les fous ni chez les ſages ; les premiers ne reconnoiſſant que l'utilité dans l'amitié, & les autres n'en ayant pas beſoin puiſqu'ils ſavent ſe ſuffire à eux-mêmes. Le ſage ne devoit point expoſer ſes jours pour la patrie, puiſque la patrie du ſage étoit le monde entier, & que la folie des autres ne devoit pas corrompre ſa prudence. Le vol, l'adultère, le ſacrilège pouvoient être admis, parce qu'aucune de ces actions n'étoit honteuſe de ſa nature, & que l'opinion qu'on y attachoit n'étoit que l'effet des préjugés du vulgaire ignorant ».

Tous les plaiſirs de l'amour licencieux paroiſſoient aux yeux

de Théodore n'avoir rien dont un ſage pût rougir, & les ſubtilités dont il ſe ſervoit pour le prouver ne doivent être remarquées, que pour mieux faire connoître & déplorer les abus de l'eſprit humain : « Pourquoi, diſoit-il, vante-t-on les lumières d'un jeune homme ou d'une femme ; n'eſt-ce pas à cauſe de leur utilité ? Ne peut-on pas dire la même choſe de ſa beauté ? Or ce qui eſt utile ne ſauroit être mauvais ; ainſi l'uſage de la beauté n'eſt pas plus condamnable que celui de la ſcience ».

M. Bruker a voulu jetter quelque doute ſur les aſſertions de Diogène Laërce, touchant les princi-

pes de Théodore ; il ajoute que ſuivant ce même hiſtorien, Théodore regardoit la prudence & la juſtice comme les ſeuls biens réels, les vices contraires comme les ſeuls maux. Mais les maximes odieuſes, que nous venons de citer, paroiſſent trop bien appartenir à un homme qui avoit oſé publier un écrit contre l'exiſtence de la divinité, pour pouvoir les taxer de ſuppoſition. D'ailleurs M. Bruker ſemble détruire lui-même la juſtification qu'il avoit entrepriſe, lorſqu'il dit que la ſecte Cyrénaïque, dans laquelle ſont compriſes celles dont nous venons de parler, ne dura pas long-tems, pour pluſieurs raiſons ; 1°. parce qu'elle avoit abuſé

de

de ſes principes concernant la volupté ; 2°. parce que ſes excès en avoient fait un objet de mépris & d'infamie ; & 3°. enfin, parce que la ſecte d'Epicure, en conſervant à peu-près les mêmes principes, les avoit ajuſtés à un ſyſtême plus honnête & plus philoſophique.

Ce ſeroit peut-être ici le lieu naturel de parler d'Epicure, & de conſidérer comment ce philoſophe, que, vû la reſſemblance de ſon ſyſtême avec celui d'Ariſtipe, on peut mettre à la ſuite des Cyrénaïques, trouva le moyen de réhabiliter, dans l'eſprit du public, le ſyſtême de la volupté ſi décrié par ſes prédéceſſeurs. Mais pour ne pas nous écarter de l'ordre que nous nous

ſommes preſcrit, nous allons auparavant jetter un coup-d'œil ſur Antiſthène, & ſur la fameuſe ſecte des Cyniques, dont il fut l'auteur. Nous parlerons enſuite des Epicuriens, des Stoïciens, ſectes poſtérieures aux autres ; & enfin des ſceptiques ou Pyrroniens qui vouloient les détruire toutes pour y ſubſtituer le doute univerſel, extravagance dont l'abſurdité fut bientôt reconnue, mais qui cependant ſembloit trouver ſon excuſe dans la diverſité des opinions.

CHAPITRE IX.

D'Antiſthène.

ANTISTHÈNE empruntant de Socrate ſa rigoureuſe & rigide tempérance, & la pouſſant même au-delà de ſon modèle, établit la ſecte des Cyniques. Dégoûté des leçons de Gorgias, il avoit paſſé dans l'école de Socrate, où il entraîna le plus grand nombre des diſciples de ſon premier maître. Se préparant dès-lors à exécuter le projet qu'il méditoit, il affectoit d'être miſérablement vêtu; & même il paroiſſoit craindre qu'on ne remarquât pas que ſes habits tomboient en lambeaux. *Pourquoi*, lui

dit un jour Socrate, *cette oſtentation avec nous ?*

La ſageſſe décente du maître contint le diſciple ; mais à peine Socrate fut mort, qu'Antiſthène laiſſa croître ſa barbe, quitta ſon vieux habit pour s'affubler d'un manteau plus vieux encore, prit une beſace, un bâton, & dans cet ajuſtement alla prêcher la vertu avec beaucoup d'éloquence, mais perſonne ne vint à lui ; de manière qu'indigné de la corruption des mœurs, il réſolut de ne point former de diſciples.

Sur ces entrefaites, Diogène ſe préſente, on le repouſſe ; il preſſe, il inſiſte ; on le menace, on lève le bâton ſur lui : Frappe, dit-il, mais inſtruis-moi.

Les principes d'Antiſthène étoient que la vertu ſeule ſuffiſoit pour le bonheur ; qu'elle n'avoit beſoin de rien que du courage de Socrate ; que la vertu vivoit d'actions & non de diſcours ; que toute ſcience qui n'enſeignoit point la vertu étoit inutile ; que le travail & l'obſcurité étoient un bien ; que le ſage ſe conformoit aux loix de la vertu, & non aux loix du peuple ; que ſeul il étoit capable d'aimer, parce qu'il étoit ſeul capable de diſtinguer ce qui méritoit quelqu'affection, & que s'attachant à des femmes dignes de ſon amour, il ſe marioit pour ſe reproduire dans ſes enfans.

Ce dernier principe ne dura pas

long-tems parmi les philoſophes, dont Antiſthène fut le chef, & nous verrons dans la ſuite que le titre de *Coſmopolite* qu'ils préférèrent à celui de *citoyen*, les éloigna naturellement de la dépendance qu'ils contractoient par les nœuds du mariage.

Diogène d'une imagination plus ardente & plus propre, s'il eſt poſſible, à l'enthouſiaſme, perfectionna le cyniſme; c'eſt-à-dire, qu'il renchérit ſur les excès de ſon maître. C'eſt lui qui trouva le premier qu'une habitation eſt de trop, & qu'il ne convient pas au ſage de coucher ailleurs que dans la rue. Platon diſoit que c'étoit Socrate en délire. Diogène lui-même

ſembloit reconnoître l'exagération de ſes principes ; mais il ajoutoit qu'il ſe permettoit d'en faire trop, afin que les autres en fiſſent aſſez. Il ſe comparoit aux maîtres des chœurs ſur le théâtre qui donnent le ton plus haut qu'il ne doit être, afin que les acteurs puiſſent atteindre le ton convenable.

Les Cyniques imaginèrent donc de renoncer à toutes les commodités de la vie ; ils alloient vêtus de haillons ; ils n'avoient pour équipage qu'un bâton & une beface ; ils ſe nourriſſoient des mêts les plus communs ; ſans habitation, ils couchoient dans la rue, dans les lieux publics, au premier endroit où la nuit les ſurprenoit : glorieux de

pouvoir ſe paſſer de toutes les choſes dont on s'étoit fait des beſoins.

En conſéquence, ils condamnoient tous les arts ou comme inutiles, ou comme dangereux ; & s'élevant contre toutes les études : le ſage, diſoient-ils, n'a rien à apprendre ; puiſqu'il eſt vertueux, il ſait tout ce qu'il faut ſavoir ; rien ne lui manque, parce qu'il ne deſire rien ; il ne dépend point de la fortune, parce qu'il ne s'y abandonne jamais ; il n'a point de reproches à ſe faire, parce qu'il ne fait point de fautes. Seul digne d'eſtime & d'amour, il ne peut eſtimer ni aimer que ſon ſemblable ; la vertu eſt ſon unique fin.

Cet enthouſiaſme de vertu paroiſſoit leur donner le droit de s'élever contre les vices ; droit dont ils uſoient avec d'autant plus de liberté, qu'ils n'avoient rien à acquérir ni rien à perdre. Les railleries, les ſatyres, les invectives furent leurs armes, & ils ne ménagèrent perſonne.

Voilà le caractère d'eſprit qui étoit commun à tous les cyniques. D'ailleurs, le maître n'exigeoit pas que le diſciple pensât toujours comme lui, & le diſciple ne s'aſſujettiſſoit pas à penſer toujours comme le maître. Il étoit libre à chacun de prendre pour modèle les hommes qu'il reconnoiſſoit pour les plus ſages.

Faits pour avoir des admirateurs & des ennemis, s'ils furent applaudis, ils furent haïs. Mais le ridicule qu'on croyoit jetter ſur eux, ne les décourageoit pas. Tous les jours, plus rigides & plus inconſidérés, ils continuèrent de fouler aux piés les uſages, les arts, les ſciences, les idoles & le culte.

Ainſi du ſein de la dépravation de la Grèce, on vit s'élever des hommes d'une trempe ſupérieure, qui ſembloient vouloir réſiſter par la vigueur de leurs principes au déſordre général des Grecs, au relâchement des mœurs, au débordement de tous les vices, & au découragement qui s'étoit emparé

des esprits. Ces nouvelles sectes, qui étoient d'abord si capables d'exalter l'ame, excitèrent un tel enthousiasme parmi les femmes mêmes, qu'elles abandonnoient tout pour en prendre l'habit & les mœurs.

Mais la corruption & l'avilissement général ne furent pas les seules causes qui contribuèrent à la naissance de ces sectes, dont les principes faisoient seuls la censure des mœurs publiques. L'état politique de la Grèce pouvoit encore influer sur les principes nouveaux que ces mêmes sectes ne craignoient point de publier. Alexandre alloit donner des fers à la Grèce. Cette révolution, qui se passoit sous les

yeux de Diogène, ſemble avoir engagé ce philoſophe à répudier le titre de citoyen pour prendre celui de *coſmopolite*, & peut-être avoit contribué beaucoup à cette âpreté d'humeur qui le caractériſoit. L'indifférence de ces philoſophes envers la patrie étoit ſi grande, que lorſqu'Alexandre, converſant avec Cratès, lui demanda s'il deſiroit de voir rétablir ſa patrie: « Que m'importe, répondit Cratès, puiſqu'il ſe trouveroit bientôt un autre Alexandre pour la ravager ».

Tout dégénère, & ſur-tout les vertus portées à l'excès. D'ailleurs, comme il eſt plus aiſé de les contrefaire, cette ſecte parut appeller

à elle tous ceux qui, ſans mérite, furent ambitieux de ſe faire un nom. Les Cyniques paſsèrent donc du mépris des vices au mépris des mœurs & des bienſéances; ils devinrent impudens; ils mirent la ſageſſe à ne rougir de rien; ils furent vicieux, & le furent ſans honte. Il ne faut pas néanmoins confondre ces Cyniques avec ceux dont nous venons de parler; car il ne faudroit pas ajouter foi trop légèrement à toutes les imputations qui leur ont été faites. Si Diogène fut couvert du mépris public à Athènes; s'il fut ſouvent calomnié par des hommes, qui, doutant de tout, n'étoient pas faits pour croire à la vertu, il en fut bien vengé

dans la ſuite par le reſpect que portoient à ſa mémoire des philoſophes, tels qu'Epictète, qui ne ceſſoit de propoſer pour modèle ſa fermeté d'ame à ceux qui vouloient vivre indépendans des revers de la fortune.

Nous oſerons même regarder comme une tradition peu vraiſemblable ce que raconte Cicéron à ſon ſujet; c'eſt-à-dire, que Diogène indigné de la félicité dont jouiſſoit Harpalus, ce fameux corrupteur de Démoſthène, s'étoit écrié : « ſon bonheur rend témoignage contre les dieux ». Des philoſophes, tels que les anciens Cyniques, étoient bien loin d'accuſer les dieux de la ſorte de proſpérité dont jouiſſent quelquefois les mé-

chans ; ils n'attachoient point le bonheur aux biens de la fortune, & loin de murmurer contre les maux dont l'humanité pouvoit être affligée, ils ne les regardoient, ainſi que le dit Arrien, que comme des occaſions & des moyens de pratiquer les plus grandes vertus, & de mettre en évidence les plus honorables qualités de l'ame. « Sayez-vous, diſoit cet écrivain, quels ſont les devoirs d'un Cynique ? d'être inſulté, battu, & d'aimer ceux qui l'inſultent & le battent ; de ſe regarder comme le père & le frère de tous les hommes ; de ſupporter les maux avec courage, les regardant comme des épreuves envoyées par Jupiter,

ainſi qu'Hercule ſupporta les travaux que lui fit ſubir Euriſthée. Voilà ce que doit faire celui qui oſe prétendre à porter le ſcéptre de Diogène. Un jour ce philoſophe, attaqué d'une fièvre violente, crioit à ceux qu'il rencontroit : inſenſés, où courez-vous ? vous allez voir un combat d'athlètes, & vous n'êtes pas curieux de voir un combat de la fièvre & d'un homme ».

Dans un autre endroit, le même auteur cherche à diſculper les Cyniques du reproche qu'on leur faiſoit de ne pas tenir à la patrie : mais il faut l'écouter lui-même, plaidant en leur faveur, & juſtifiant, par leurs propres raiſonne-

mens, le célibat auquel ils ſe vouoient.

« Quel parti doit prendre le véritable Cynique ? Doit-il s'engager dans. les nœuds du mariage ? doit-il les fuir ? Le ſeul avantage, qu'il y pourroit trouver, ſeroit de former à ſa doctrine une femme & des enfans ; mais un Cynique ſe doit à l'univers entier ; c'eſt un médecin envoyé par le ciel pour guérir les malades. Et comment pourra-t-il ſuffire à cet emploi, s'il eſt obligé de ſe livrer à tous les ſoins domeſtiques que le mariage entraîne néceſſairement ? L'homme eſt né pour la ſociété ; la ſociété eſt la divinité du Cynique. Le frivole avantage d'élever deux ou trois

miſérables enfans, peut-il entrer en comparaiſon avec celui de ſurveiller la conduite des hommes, de leur apprendre ce qu'ils doivent fuir, ou deſirer, ou mépriſer? Epaminondas, qui mourut ſans enfans, ne fut-il pas plus utile à la patrie, que tant d'autres Thébains pères d'une nombreuſe famille? Priam, qui eut cinquante fils indignes, fut-il plus utile à la ſociété, que ne le fut Homère? Ne ſoyons donc point étonnés ſi le ſage ne veut ni ſe marier, ni avoir des enfans. Et quant à la politique, ſavez-vous, continue Arrien, celle dont le Cynique s'occupera? Ce ne ſera point de celle qui ne regarde que les villes d'Athènes,

de Corinthe, ou de Rome; mais de celle qui embraſſe l'humanité entière. Ce ne ſera pas de celle qui traite de la guerre, ou de la paix, ou bien des revenus de l'état; mais de celle qui traite du bonheur ou du malheur; de l'eſclavage ou de la liberté ».

On dit qu'un des fils d'Onéſicrite, étant venu à Athènes, ne voulut plus retourner à Egine, ne pouvant ſe réſoudre à quitter un lieu où il avoit le plaiſir d'entendre Diogène. Le père envoya ſon autre fils, qui fut retenu par les mêmes attraits. Enfin, il les vint chercher lui-même, & il reſta comme ſes fils. Il eſt certain que l'école de ce philoſophe fut fré-

quentée par des hommes propres à lui faire honneur. Tel, entr'autres, fut Phocion ; mais de tous ſes diſciples, le plus fameux, c'eſt Cratès.

Né à Thèbes, avec de grands biens, Cratès les abandonna pour ſe dévouer au cyniſme. Quelque tems après, ayant fait la conquête d'Hipparchia, laquelle avoit des richeſſes & de la naiſſance, il agit de concert avec les parens pour la détourner de l'épouſer. Il montra ſa misère ; il montra ſa boſſe, car il étoit contrefait. Mais elle s'obſtina, diſant qu'elle ne connoiſſoit perſonne qui fût ni plus riche, ni plus beau. Son père lui donna donc un manteau, une be-

ſace, un bâton, & ce fut une fille établie. Elle ſe rendit célèbre.

On croit que les Cyniques ont d'abord tiré leur nom du Cynoſage, c'eſt-à-dire, temple du Chien Blanc, lieu dans lequel Antiſthène établit ſon école. Dans la ſuite ils l'ont conſervé, parce qu'on les comparoit à des chiens qui aboyent & qui mordent; ils ne s'offenſoient point eux-mêmes de cette comparaiſon.

Telles furent les différentes ſectes que formèrent les diſciples de Socrate. Il eſt aiſé de voir qu'en voulant perfectionner la doctrine de leur maître, ils s'écartèrent de ſon eſprit, & donnèrent dans des

excès plus ou moins contraires à la ſaine raiſon. Cette extrémité dans laquelle ils tombèrent néceſſita des réformes; on eſſaya de conſerver les principes & de corriger les abus. Epicure & Zenon l'entreprirent, l'un dans la ſecte des Cyrénaïques, & l'autre dans celle des Cyniques; c'eſt ce qui produiſit les deux nouvelles ſectes des Epicuriens, & des Stoïciens, qui ne jouirent pas d'une moindre célébrité que celles qui les avoient précédées, & qui parvinrent à les faire oublier.

Nous allons tâcher d'en donner une idée à nos lecteurs; mais la morale étant notre unique objet, nous nous bornerons à ce qui pourra

y être relatif, comme nous l'avons déjà fait dans les différens ſyſtêmes que nous venons d'expoſer. On ſait que la plupart avoient la prétention d'expliquer le ſyſtême du monde, l'eſſence & l'origine des êtres, & une infinité de choſes que ſans doute notre foible intelligence ne pourra jamais concevoir.

CHAPITRE X.

D'Epicure.

EPICURE naquit à Gargétium, en Attique, 342 ans avant J. C. Il fixa ſon ſéjour à Athènes, dans la trente-ſixième année de ſon âge; & parce que tous les lieux publics étoient occupés par les autres philoſophes, il acheta une maiſon où il fit un jardin, & il y vécut avec ſes diſciples.

On a beaucoup varié ſur le compte des mœurs d'Epicure. Epictète lui donnoit les noms les plus infâmes. Beaucoup d'écrivains ont publié qu'il étoit en relation avec les plus fameuſes courtiſanes de ſon

ſon tems ; mais Diogène-Laërce réfute toutes les imputations dont on a chargé ſa mémoire, & leur oppoſe la réputation dont il a joui de ſon vivant ; les vingt ſtatues d'or qui furent dreſſées en ſon honneur, le nombre prodigieux de ſes ſectateurs, la longue durée de ſon école, qui ſe ſoutenoit preſque ſeule au milieu des ruines de tant de ſectes ; les témoignages de ſa bienfaiſance envers ſes parens, ſes frères, ſes eſclaves ; témoignages irrécuſables dont ſon teſtament fait foi ; enfin ſon reſpect pour les dieux, ſon attachement pour la patrie, & ſon zèle pour l'humanité.

On peut joindre à ce témoi-

gnage de Diogène-Laërce celui de Dioclès, qui racontoit qu'Epicure, voyant la Grèce livrée aux horreurs de la guerre, ne voulut jamais quitter ſa patrie, quoique ſes affaires exigeaſſent ailleurs ſa préſence, & qu'il répondit à ceux qui l'en preſſoient, qu'il étoit né l'eſclave de la république, & qu'il devoit s'oublier pour la ſervir.

Epicure vint dans un tems, où les ſectes qui tenoient école dans Athènes déclamoient contre la volupté. Le public applaudiſſoit à leurs diſcours ſans aimer ni comprendre leur doctrine; mais il étoit étonné. Les vigoureuſes ſorties de ces philoſophes lui en impoſoient,

& d'ailleurs il s'amuſoit de leurs diſputes.

C'eſt dans ces circonſtances qu'Epicure oſa placer le bonheur dans la volupté; c'étoit tout à la fois paroître s'accommoder aux mœurs du tems, & combattre les philoſophes qu'on admiroit. A ces deux titres il devoit attirer l'attention, & il l'attira.

Dans ſa bouche néanmoins ce mot n'étoit qu'un piège; car d'après ſes principes, la volupté ne pouvoit ſe trouver que dans l'exercice des vertus; on peut en juger par la lettre qu'il écrivit à ſon ami Menacée, dans laquelle il lui diſoit :

« L'étude du bonheur, ainſi que

celle de la philoſophie, embraſſe tous les âges de l'homme, la vieilleſſe & l'enfance; on ne ſauroit s'en occuper trop tôt ni la méditer trop long-tems; puiſqu'ayant le bonheur, on a tout; & que ne l'ayant pas, on fait tout pour l'acquérir. Le premier pas qu'on fait dans cette étude, c'eſt de reconnoître un Dieu éternel & heureux. Qu'y a-t-il au-deſſus d'un homme qui s'eſt fait une idée juſte & ſainte de la nature des dieux, qui foule aux piés les vaines terreurs de la mort, & qui a exercé ſa raiſon ſur la fin & le but de la nature? Il voit que les biens qui ſuffiſent à l'homme ſont à ſa portée, & faciles à obtenir; que

les maux qui nous affiégent viennent de nous, ou de la fortune, ou de la néceſſité. Les premiers ſont en notre pouvoir; les ſeconds ne ſauroient durer vu l'inconſtance de la fortune. Les autres viennent d'une main impérieuſe à laquelle il faut ſe ſoumettre; encore vaudroit-il mieux ſe conformer à ce qu'on dit des dieux, que de s'aſſervir en eſclave à une deſtinée aveugle & inexorable. Quant à la fortune, le ſage eſt perſuadé que l'homme vertueux qu'elle perſécute eſt plus heureux que les vicieux qu'elle favoriſe. Méditez ces maximes nuit & jour, diſoit Epicure à ſon ami, vous vivrez heureux & tel qu'un dieu parmi les hommes ».

On accourut au jardin d'Epicure ; on écouta ſes leçons, on fut ſenſible aux charmes de ſon éloquence ; la vertu qu'elle faiſoit connoître parut avec les mêmes charmes ; le caractère qu'elle prenoit dans le caractère même d'Epicure acheva de perſuader ; & l'école de ce philoſophe fut bientôt une des plus célèbres.

Ennemi de la doctrine ſecrète, il aimoit la clarté, il la recommandoit ; il vouloit ne parler que pour être entendu ; & il auroit toujours été clair, s'il n'avoit pas entrepris d'expliquer la génération des choſes.

Il avoit réfléchi ſur les abus de la dialectique, & il a ſenti mieux

qu'aucun des anciens, comment nos connoiſſances viennent des ſens. Il a ſu déméler deux choſes dans nos ſenſations; la perception qui eſt toujours vraie, parce qu'elle n'aſſure que ce que nous ſentons; le jugement qui peut être faux, lorſque d'après nos perceptions nous jugeons de ce que les choſes ſont en elles-mêmes. C'eſt pourquoi il reçoit le témoignage des ſens, quand il s'agit uniquement des apparences, & c'eſt ainſi qu'il faut l'entendre toutes les fois qu'il paroît dire que les objets ont la figure & la grandeur que nous leur voyons; quoique cette obſervation ſoit en quelque ſorte étrangère à la morale, nous n'avons pas cru

devoir la négliger : revenons à la partie de cette doctrine que nous nous ſommes propoſés d'examiner, & voyons comment Epicure conçoit la volupté.

Le plaiſir eſt le motif ou le but de toutes nos actions. Malheur à celui qui ne le trouveroit pas dans la vertu ! Quel eſt en effet le caractère de l'homme vertueux, ſinon de trouver ſon plaiſir dans ſes devoirs, & de ne le trouver que là ? C'eſt donc pour le plaiſir que nous cherchons la vertu ; c'eſt parce qu'elle nous plaît, & qu'elle nous plaît plus que d'autres plaiſirs, que nous lui ſacrifions.

Cette vérité eſt bien ſimple ; cependant on n'en voit aucune trace

dans les philoſophes qui précédèrent Epicure, & depuis elle a été fort combattue. D'un côté les Stoïciens vouloient qu'on aimât la vertu pour elle-même ; & le plaiſir ainſi que la douleur n'étoit rien ſelon eux. D'un autre, la volupté, à laquelle les Cyrénaïques rapportoient tout, n'étoit qu'un plaiſir de ſenſation ; & pour en jouir ils ſe livroient indifféremment à tout ce qui peut faire une impreſſion agréable. Cette doctrine ſeroit une ſource de déſordres dans la ſociété, & de remords dans l'homme aſſez ſtupide pour la ſuivre.

La vérité ſe trouve entre ces deux opinions. Epicure la reconnut & la montra ; il diſtingua deux

choſes dans la volupté ; l'exemption d'inquiétude, de trouble, de peine, de douleur ; & les ſentimens, qui, au moment de la jouiſſance, nous remuent agréablement avec plus ou moins de vivacité. En effet, il eſt certain que ce ſont là les ſeuls motifs qui nous déterminent.

Ce philoſophe mit, avec raiſon, de la différence entre ces deux choſes. Il ſe repréſenta la première comme une volupté douce qui répand le calme dans l'ame ; & la ſeconde, comme une volupté vive, qui cauſe toujours quelque émotion, & qui tend à produire le trouble.

La première doit toujours être

le principal objet de nos desirs ; & nous sommes heureux tant que nous en jouissons. La seconde ne fait pas le bonheur ; elle y peut seulement conduire, toutes les fois qu'elle est nécessaire pour amener le calme dans l'ame. Il ne la faut donc pas rechercher pour elle-même. Si l'on remarque bien cette distinction, on ne confondra pas les Epicuriens avec les Cyrénaïques. En effet, Epicure tiroit de ses principes les conséquences suivantes.

« Ce n'est pas dans le luxe qu'il faut chercher le bonheur. Peu de chose suffit aux besoins de la nature. Le sage trouve ses commodités dans un bâtiment simple ; une

étoffe commune le garantit des injures de l'air ; les mêts les moins rares appaiſent également ſa faim ».

« Le grand, qui ſe fait un beſoin de tout ſon attirail, n'en impoſe qu'aux yeux du vulgaire. L'apparence du bonheur eſt au dehors, l'ennui le dévore au dedans ; il ſuccombe ſous le faix, il ſouffre, & n'oſe ſe plaindre ».

« Parmi ceux qui ſoupirent après la grandeur, il en eſt donc bien peu qui ſachent ce qu'ils deſirent. Ils s'agitent, ils ſe tourmentent pour des ſuperfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou qui ne les rendront pas heureux ».

« Ce n'eſt pas qu'il faille toujours

jours ſe garantir de l'ambition. Il eſt beau d'occuper les premières places avec des lumières, du courage & des vertus. Le calme, qu'un ſouverain répand dans l'ame de ſes ſujets, paſſe bientôt dans la ſienne; il eſt heureux du bonheur des autres ».

« Conſultez-vous donc. Si vous avez tout ce qu'il faut pour conduire la république, ſoyez ambitieux; autrement vivez éloigné des affaires ».

« Cependant ne vous flattez pas que votre choix, quel qu'il ſoit, puiſſe jamais vous mettre à l'abri de toute peine. Enveloppé dans le tourbillon des choſes, envain vous voudriez que rien ne vous

remuât. Tout vous entraîne, parce que vous tenez à tout ».

« Dans un vaiſſeau que les flots agitent, eſt-il une place où les ſecouſſes puiſſent ne pas ſe faire ſentir ? Ne cherchons donc point à nous rendre inſenſibles ; attendons-nous à des maux, puiſqu'à chaque inſtant les chagrins, les infirmités, les maladies nous menacent ».

« Le ſage combine ; il ſe réſout à ſouffrir un mal, pour ſe procurer un plus grand bien ; & à ſe priver d'un bien, pour éviter un plus grand mal. S'il cherche le plaiſir, c'eſt un plaiſir éclairé ; & il le trouve dans la modération. Sobre, il entretient la ſanté du corps,

ou du moins, il ſe garantit de bien de douleurs. Citoyen vertueux, il eſt cher à ſa patrie, à ſes amis, à l'étranger même. Ainſi, quelle que ſoit ſa poſition, toujours des compenſations s'offrent à lui de quelque part. Il eſt malheureux dans les tourmens, ſans doute ; il l'eſt cependant moins qu'un autre ; il ſait la conſidération & l'amour qu'il inſpire ; il voit l'intérêt que les citoyens prennent à ſes maux ; il jouit des ſoins d'une multitude d'amis ; & ces idées, toujours préſentes à ſon eſprit, le pénètrent d'un ſentiment vif & délicieux, qui, du moins par intervalles, paroît le dérober à celui de la douleur ».

« Un bonheur permanent n'eſt pas fait pour l'homme. Suppoſons que la nature ſe changeât au gré des vœux inconſidérés de ceux qui penſent qu'une exemption de tous ſoins nous rendroit heureux, & réaliſons toutes les fictions de l'âge d'or, un printems éternel, un ciel toujours pur & ſerein, des fruits qui naîtroient ſous nos pas, des champs qui préviendroient nos deſirs, &c. Alors, ſans art, ſans ſciences, ſans études, ſans travail, en un mot, ſans aucun beſoin des choſes qui nous occupent aujourd'hui, perſonne n'auroit de leçons à prendre, comme perſonne n'en auroit à donner; mais bientôt dégoûtés d'un état qui n'au-

roit du bonheur que le nom, nous redemanderions & notre terre, & nos charrues, & nos leçons ».

Tel eſt l'eſprit de la morale d'Epicure. La concluſion qu'on en peut tirer, c'eſt que nous n'avons qu'à remplir nos devoirs, & nous nous trouvons bien comme nous ſommes. On voit combien cette doctrine différoit de celle des Cyrénaïques. Le ſeul point de reſſemblance étoit de regarder la volupté comme la fin de l'homme; mais les Cyrénaïques ne reconnoiſſoient qu'une ſorte de volupté, c'étoit celle des ſens. Epicure en reconnoiſſoit deux, celle du corps & celle de l'ame. Les Cyrénaïques vouloient que le plaiſir conſiſtât

dans une certaine émotion des ſens. Epicure reconnoiſſoit deux ſortes de plaiſirs, les uns tranquilles & ſans émotion, comme le repos & l'ataraxie, & les autres ſuſceptibles d'énergie, comme la ſatisfaction & la joie. Les Cyrénaïques regardoient les maux du corps, comme plus douloureux que ceux de l'ame. Epicure croyoit que les maux de l'ame étoient beaucoup plus ſenſibles, puiſque le corps n'éprouvoit que les maux actuels, tandis que l'ame ſouffroit des maux préſens & des maux à venir; & ce qu'il diſoit des peines, il l'admettoit auſſi pour les plaiſirs.

Ariſtipe prétendoit qu'on ne devoit s'attacher à la vertu, que

pour les plaiſirs qu'elle pouvoit procurer, comme on s'attache à la médecine pour avoir la ſanté; mais Epicure diſoit que le plaiſir étoit inſéparable de la vertu. Comment donc s'étonner que ce philoſophe, ennobliſſant ainſi le ſyſtême de la volupté, ait éclipſé celui des Cyrénaïques, que leurs excès avoient rendu trop odieux, & qui, réduiſant l'homme à la vile condition des animaux, ne pouvoit ſe ſoutenir long-tems contre la révolte de la raiſon, & le noble orgueil de la conſcience humaine.

Epicure ſavoit que la nature attache une très-grande ſatisfaction aux vertus les plus auſtères; il

croyoit donc, avec raiſon, avoir enfermé ſous le mot de *plaiſir* la définition du bonheur la plus étendue & la plus générale, puiſqu'elle convenoit à toutes les impreſſions agréables des ſens, & à toutes les affections délicieuſes de l'ame.

Cependant l'attention qu'il eut de développer & d'expliquer cette définition, ne la ſauva point des mauvaiſes interprétations de ſes diſciples.

Epicure admettoit que toutes les actions, convenables à la nature de l'homme, étoient bonnes en elles-mêmes, & accompagnées de plaiſir. Il en réſultoit que courir à une action vertueuſe, c'étoit courir à la volupté; le but de la

nature étant également de nous rendre heureux par la vertu, comme par les ſatisfactions des ſens.

Mais, en confondant ainſi le ſentiment qui réſultoit d'une bonne action avec celui qui devoit nous y porter, c'étoit expoſer les hommes à des mépriſes fort dangereuſes. L'homme, ne devant plus ſe déterminer que par l'impreſſion du plaiſir, devenoit ainſi le juge de ſes devoirs, qu'il régloit ſur ſes inclinations. Le plus ou le moins de plaiſir qu'il croyoit devoir tirer d'une action de courage ou de bienfaiſance, devenoit la meſure de l'ardeur qui l'y portoit; & calculant ainſi tous ſes avantages, il couroit ſouvent riſque de les per-

dre, en ſe bornant aux ſeules affections du moment. En effet, comment auroit-il pu renoncer à des ſatisfactions préſentes & certaines, pour des contentemens incertains & éloignés ? Comment eut-il ſacrifié ſon avantage propre à celui des autres ? Le calcul eût été pénible, l'évaluation fatigante, & le plaiſir du moment entraînoit la balance, avant que la raiſon eût peſé ſon choix.

Il eſt vrai qu'Epicure exigeoit dans le ſage des qualités propres à l'éclairer ſur ce choix, d'où dépendoit ſon bonheur. La tempérance & la modération qu'il preſcrivoit euſſent fait honneur à Zénon même. Auſſi, le fond de leur doc-

trine, priſe à ſa ſource, n'étoit-il pas auſſi différent qu'on ſe l'imagine. Chez les Stoïciens, la vertu marchoit devant, pour tracer les devoirs; & le plaiſir après, pour ſervir de récompenſe. Chez Epicure, c'étoit la volupté qui avoit le pas, pour exciter les hommes; & la vertu la ſuivoit, pour les couronner.

Cette diſtinction même qui ſéparoit les deux ſectes, ne ſubſiſtoit pas toujours. Epicure diſoit bien qu'il falloit rechercher l'amitié, pour les plaiſirs qu'elle procure; mais comme il craignoit que ce principe, mal entendu, ne profanât la ſainteté de l'amitié, il ajoutoit que le choix d'un ami étant fait, il

falloit l'aimer pour lui-même, ſans s'attacher à l'eſpérance du plaiſir. Ce précepte étoit plus conſéquent que Cicéron ne l'imaginoit. Epicure ne concevoit pas que l'homme pût ſortir de ſon inertie ſans un de ces deux mobiles, le plaiſir ou la douleur. Il ne croyoit donc pas que l'on pût tendre vers un objet, ſans cet attrait puiſſant que la nature y a mis. Mais une fois parvenu à cet objet, il vouloit qu'on s'y attachât comme à un but, où notre deſtination étoit accomplie.

Si les antagoniſtes & les ſectateurs d'Epicure euſſent enviſagé ſes principes de cette manière, peut-être les premiers euſſent-ils été moins rigides dans leurs cenſures, & les

autres moins relâchés dans les conſéquences qu'ils en tiroient.

Enfin, pour achever de diſculper ce philoſophe, rappellons-nous qu'ayant oſé prêcher la volupté, ſi décriée par les excès des Cyrénaïques, il dût néceſſairement concilier dans ſa doctrine l'attrait de celle d'Ariſtipe avec la fermeté de celle de Zénon.

Auſſi, le mot de volupté s'unit-il dans ſon école à celui de tranquillité, dont retentiſſoient celle des Stoïciens & des Sceptiques. Il plaça, comme eux, le bonheur dans la tranquillité de l'ame; mais c'étoit dans un ſens bien différent.

Convaincu que nous ſommes nés pour agir, & par conſéquent pour

ſentir & pour croire, il ne ſongea qu'à régler nos opinions & notre ſenſibilité. Le calme, auquel il invitoit, n'eſt qu'un état moins agité, où le ſage, compoſant les biens & les maux, cherche ce qui peut être utile, & ſe refuſe à ce qui peut nuire.

Sè propoſant d'écarter toutes les craintes capables de nous troubler, il s'appliqua ſur-tout à diſſiper celle de la mort. Si vous êtes malheureux, diſoit-il, que regrettez-vous ? La mort finira vos maux. Pouvez-vous compter que l'avenir faſſe pour vous ce que le paſſé n'a pas fait ? Ne prévoyez-vous pas que vos pertes s'accumuleront avec vos années, & que le tems

ne les réparera pas ? Si, au contraire, vous êtes heureux, ſi vous avez vécu dans l'affluence des biens, s'il en eſt peu qui vous ayent échappé, qu'attendez-vous encore ? Sortez de la vie, comme on ſort d'un feſtin. Tout s'uſe inſenſiblement pour vous ; ce qui vous a plu, ceſſe de vous plaire, & cependant la nature n'a plus de nouveaux plaiſirs à vous donner. Vous verriez donc avec dégoût toujours les mêmes choſes, ſi vous viviez pluſieurs ſiècles, & avec plus de dégoût encore ſi vous ne mouriez pas. Cependant, un autre doit venir pour qui tout ſera nouveau ; cédez une place qu'on vous a cédée ; cédez-la lui, elle n'eſt plus à vous ;

vous devez mourir pour qu'il vive. C'eſt ainſi que la nature ſe répare.

Epicure mourut dans la ſoixante-douzième année de ſon âge. Se voyant près de ſa fin, il diſpoſa de ſes biens, affranchit ſes eſclaves, aſſura l'état de pluſieurs enfans qu'il avoit pris ſous ſa tutelle, & légua ſes jardins à ſes diſciples.

Il a toujours été fort adonné à l'étude, & il n'y a pas de philoſophe qui ait autant écrit; mais de trois cens ouvrages qu'il a laiſſés, il ne reſte que quelques fragmens.

Tant qu'il vécut, il fut en butte à la haine de toutes les ſectes. On ne lui pardonnoit pas d'avoir mis au jour les ſubtilités des académi-

ciens, les puérilités des dialecticiens, & la vanité du portique. C'eſt pourquoi ſes mœurs ont été calomniées. Cependant ſa réputation fut toujours entière chez les Athéniens, ſi faciles à ſurprendre. Ils le regrettèrent, & lui élevèrent un monument. Ses diſciples tranſmirent le reſpect & l'amour qu'il leur avoit inſpiré; ils conſacrèrent des jours à ſa mémoire, & vécurent dans la plus grande union. Si quelques-uns abusèrent de la doctrine d'Epicure, ils furent déſavoués, & nous ne les devons pas confondre avec les vrais ſectateurs de ce philoſophe.

Ceux qui ſe ſont ſuccédé dans cette école, ſont Hermaclius, Po-

lyſtrate, Dyoniſius, &c. On en a compté dix juſqu'à Auguſte. Mais il n'eſt pas poſſible de rien aſſurer ſur ce qui les concerne; on ne nous a pas même conſervé les noms de tous.

Après avoir parcouru l'académie, le lycée, le cynoſage & les jardins d'Epicure, entrons enfin dans le portique, & voyons la nouvelle forme que prend la doctrine des Cyniques, ſous le célèbre diſciple de Cratès.

CHAPITRE XI.

De Zénon, ou des Stoïciens.

DEPUIS Socrate, la Grèce eſt toujours plus agitée. C'eſt un théâtre qui s'ouvre à tous les genres d'ambition, & il eſt même difficile d'y être ſpectateur impunément. Les ſucceſſeurs de ce philoſophe ſe diſputent l'empire de l'eſprit, & ils combattent encore, lorſque ceux d'Alexandre ſe raviſſent tour-à-tour l'empire des armes. Cette contrée eſt tout à la fois livrée aux orateurs, aux ſophiſtes, aux philoſophes & aux ſoldats.

Il n'y avoit plus de patrie. Il étoit paſſé ce tems où l'on cher-

choit le bonheur ſur les traces de Miltiade, des Thémiſthocle & des Ariſtide ; on y vouloit arriver, ſans être citoyens, & toutes les écoles offrirent d'y conduire.

Cependant après s'être éloignés des affaires pour étudier des opinions, les meilleurs eſprits cherchèrent le repos dans une vie obſcure ; perſuadés qu'il falloit auſſi peu ſe mêler des ſectes que des diſſentions des républiques. En effet s'ils gémiſſoient de ne pouvoir être citoyens, ils devoient craindre de devenir philoſophes.

Un repos parfait parut donc l'état le plus heureux ; façon de penſer qui elle-même étoit un mal-

heur, auquel on avoit été forcé par les circonſtances. Mais les philoſophes, qui penſent d'après leur ſiècle, lors même qu'ils ſe flattent de l'éclairer, crurent voir dans ce repos le fondement du bonheur, & ils diſſertèrent ſur les moyens de ſe le procurer.

La plus légère conſidération ſur les facultés de l'homme ſuffit pour diſſiper ce fantôme de bonheur que les philoſophes croyoient trouver dans une tranquillité parfaite. Nous avons des beſoins. De ces beſoins naiſſent néceſſairement des craintes & des deſirs. De ces craintes & de ces deſirs naît également la néceſſité d'agir ; heureux ſi nos actions ſont dans l'ordre de nos

devoirs ; malheureux ſi elles s'en écartent.

Zénon, en réformant la doctrine des Cyniques, n'eut garde de rejetter cette impaſſibilité dont ils faiſoient la baſe de leur ſyſtême : au contraire c'eſt en elle, qu'il fit conſiſter la félicité du ſage. Il avoit eu pour maîtres Cratès, le Cynique, Stilpon & Diodore, Cronus, de la ſecte Mégarique, Xénocrate & Polémon, de l'académie. Il s'appliqua d'abord à la dialectique, parce que c'étoit alors l'étude favorite des Grecs. Il entreprit enſuite de faire un ſyſtême qui ſervit de fondement à une morale dont les Cyniques lui avoient donné les principes ; il fouilla pour

cela dans toutes les ſectes ; il puiſa ſur-tout dans Héraclite & dans Platon ; on peut dire encore qu'il dut beaucoup à Epicure ; car on remarque des opinions qu'il paroît n'avoir adoptées, que parce qu'il vouloit le combattre. Il enſeigna dans un portique d'Athènes, d'où ſes ſectateurs ont été nommés Stoïciens.

La conduite & les principes de Zénon lui attirèrent de la part des Athéniens une plus grande conſidération que celle dont avoient joui les Cyniques. Ils lui remirent les clefs de leur ville, lui firent préſent d'une couronne d'or, & lui dreſsèrent une ſtatue d'airain ; il s'acquit tant d'eſtime dans toute

la Grèce, qu'Antigone, roi de Macédoine, voulut l'attirer à ſa cour, en lui écrivant une lettre très-preſſante dont voici la ſubſtance : « J'ai les richeſſes & la fortune; mais vous avez la ſageſſe & le bonheur. Venez donc m'apprendre à être heureux; & en m'inſtruiſant vous inſtruirez auſſi la Macédoine; car tels ſont les rois, tels ſont les ſujets ».

Zénon s'excuſa ſur ſon grand âge; il avoit alors quatre-vingts ans, mais il promit au roi de lui envoyer quelques-uns de ſes diſciples, qui ſauroient lui frayer le chemin de ce bonheur auquel il aſpiroit.

Ce qui contribua ſans doute le plus à la grande réputation que Zénon

Zénon acquit dans la Grèce, c'eſt qu'avec autant d'auſtérité que les Cyniques, il avoit plus d'affabilité, qu'il étoit d'un accès plus facile. Les Athéniens à ſa mort ordonnèrent par un décret qu'on lui éleveroit un monument aux dépens de la république, & voulurent que ce décret ſi honorable pour ſa mémoire fût gravé ſur deux colonnes dreſſées à cette intention, l'une dans le lycée & l'autre dans l'académie.

Zénon, comme nous l'avons déjà dit, avoit été diſciple de Cratès. Il en goûta la doctrine, & ne fit guère que tranſporter le Cyniſme du cynoſage au portique.

Cependant comme la ſecte Cynique étoit tombée dans une ſorte

de mépris, en affectant une manière de vivre différente de celle des autres, Zénon ne craignit point à cet égard d'opérer une réforme entière. Non-ſeulement il prit un habit différent de celui des Cyniques ; mais il établit, relativement aux devoirs de la ſociété, des maximes tout-à-fait contraires aux leurs. Il diſoit que l'homme ſage ne vivoit pas pour lui ſeul, & dans la ſolitude, mais qu'il aimoit à ſe communiquer & à prouver ſa vertu par des actions ; que le ſage ſe mêloit des affaires de la république autant qu'il étoit en lui, & qu'il ſe faiſoit un devoir de ſe ſoumettre aux liens du mariage pour donner des enfans à la patrie.

C'étoit de ces ſaints nœuds preſcrits par la nature même, & plus anciens que l'ordre des tems, ſuivant l'expreſſion de Cicéron, que les philoſophes antérieurs faiſoient dériver les premiers ſentimens d'amitié, de bienfaiſance & de gratitude qui exiſtent parmi les hommes, ſentimens qui devenoient enſuite la ſource de toutes les autres vertus.

C'étoit par de ſemblables principes que Zénon ſe rapprochoit des anciens philoſophes. En effet, quelque avantage qu'il trouvât dans la vertu, il penſoit que le cœur de l'homme étoit fait pour ſe nourrir d'affections & de ſentimens; que ſa vertu devoit être utile à

ſes ſemblables, & que le bonheur, qui en réſultoit pour le ſage, ne le pouvoit pas rendre tout-à-fait inſenſible aux biens extérieurs.

C'eſt ainſi que Zénon tempéra l'auſtérité des philoſophes auxquels il ſuccédoit; & nous croyons par conſéquent ne pas devoir mettre ſur ſon compte ces principes ſévères, qui, dans la ſuite, ne laiſſoient plus de différence entre les Stoïciens & les Cyniques; ces principes qui vouloient que la vertu ſeule ſuffît entièrement au ſage, & qui exigeoient que non-ſeulement il ne recherchât pas ce que le commun des hommes appelle des biens, mais même qu'il eût la force de ſe priver de ceux qui étoient le plus à

ſa portée; car, comme diſoit Epictète, c'eſt une réſerve trop commune que de ne pas demander des plats qui ſont à l'extrémité de la table; il eſt plus méritoire de ne pas même toucher à ceux qui ſont ſervis devant ſoi. Si Zénon eût jamais préché une telle doctrine, Epictète ne ſe ſeroit-il pas fait un devoir de citer, pour exemple, le chef de la ſecte Stoïque, lorſqu'il recommandoit cette ſorte de tempérance extraordinaire? Mais il ne cite qu'Héraclite & Diogène, en leur prodiguant les plus grands éloges. « C'eſt en vivant ainſi, dit-il, que ces philoſophes étoient appellés, & furent, en quelque ſorte, des Dieux ».

La principale différence qu'on a remarquée entre les Cyniques & les Stoïciens, eſt dans la fin qu'ils ſe propoſent, encore eſt-elle aſſez ſubtile. Les premiers, a t-on dit, veulent aller au-delà de la nature, & les derniers la veulent dompter.

Quoi qu'il en ſoit, Zénon ne ſe borna pas à la morale. Il voulut, comme les autres, expliquer la génération des choſes; & parmi les principes reçus, il choiſit ceux qui pouvoient ſervir de baſe à ſa morale.

Il dit que l'homme, étant compoſé d'un corps & d'une ame, eſt l'image de Dieu.

Si notre corps eſt compoſé d'une

matière groſſière, l'ame eſt une portion de la divinité, une étincelle de ce feu céleſte qui anime les aſtres.

Mais parce que les fibres de notre corps ne réſiſteroient point à l'action d'un principe auſſi puiſſant, ce feu, en traverſant l'air, ſe refroidit un peu, & s'accommode, par ce moyen, à la foibleſſe de nos organes.

L'homme tient au tout dont il fait partie; il en ſuit les mêmes loix. Son ame aſſujettie au deſtin, comme Dieu, eſt libre comme lui; car étant une portion de la divinité, elle agit uniquement par la nature qui lui eſt propre; elle eſt comme Dieu, ſa néceſſité à elle-même.

Elle n'eſt donc pas libre en ce ſens, qu'elle puiſſe faire ou ne pas faire en ſorte que ſes actions ſoient abſolument indifférentes ; mais elle l'eſt, en ce qu'elle obéit volontairement au deſtin, auquel elle obéiroit encore, quand elle ne le voudroit pas.

Il faut ſe ſoumettre à cette loi. Ce n'eſt pas à nous à faire des reproches à la nature. Il n'arrive que ce qui doit arriver ; par conſéquent, il eſt ſage de ſouffrir ce que nous ne pouvons empêcher ; & de ſuivre, ſans murmure, le Dieu qui nous conduit, & qui conduit avec nous le tout dont nous ſommes partie.

Le caractère du ſage eſt donc

de tenir étroitement à ce tout. Le monde n'eſt pour lui qu'une cité, qu'une patrie, qu'une famille. Il ne ſe conſidère jamais à part; quels que ſoient les évènemens, rien ne lui manque, parce qu'il ſait que tout tend à la perfection du tout. Au lieu de deſirer que les choſes ſe conforment à ſa volonté, il demande qu'elles arrivent, comme elles arrivent, & il eſt heureux. C'eſt ainſi qu'il vit, ſelon l'ordre du monde, ſelon la nature, ſelon Dieu, ſelon la vertu; car ce n'eſt-là qu'une même choſe, exprimée différemment.

En ſuivant ces principes, le ſage ne conſidère le bien & le mal que relativement au tout; ce

qu'il trouveroit y être utile, eſt bien; ce qu'il trouveroit y être inutile, eſt mal.

Par conſéquent, le plaiſir & la joie, la douleur & le chagrin ne ſont rien dans le vrai; car ces choſes n'intéreſſent que l'individu & ne ſont rien au tout.

Le plaiſir & la joie ſont tout au plus des acceſſoires du bien; la douleur & le chagrin ſont des acceſſoires du mal; or le ſage ne s'occupe pas des acceſſoires. Sans deſir & ſans crainte, rien ne l'agite, rien ne l'inquiète, rien ne le trouble; ſon bonheur eſt en lui; il n'attend de dehors ni peine ni plaiſir. Il eſt impaſſible.

Il faut convenir que cette idée

chimérique du ſage, eſt capable d'élever, au-deſſus du commun, une ame forte & courageuſe. On en a vu plus d'un exemple; mais le faux de ces principes s'eſt montré ſenſiblement, ſur-tout dans ceux qui ſe diſant Stoïciens, n'ont conſervé que l'extérieur de cette doctrine. Cette ſecte a produit quelques grands hommes & beaucoup d'hypocrites.

Lorſque les Stoïciens étoient preſſés, ils avouoient qu'aucun mortel ne peut arriver à ce dernier degré de ſageſſe, où ils plaçoient le bonheur, & que le plus ſage eſt ſeulement celui qui en approche de plus près; c'eſt-à-dire, que le plus ſage eſt celui qui appro-

che le plus de l'état d'impaſſibilité.

Mais ſi nous étions tout-à-fait impaſſibles, ſerions-nous donc capables d'un ſentiment de bonheur? Pour être ſenſibles à la douleur, n'eſt-ce pas aſſez qu'elle ſoit un mal pour nous? & parce que nous nous dirons qu'elle n'eſt pas un mal pour le tout, ſera-t-il en notre pouvoir d'y être inſenſibles?

Tels ſont les fondemens que les Stoïciens ont cru devoir donner à la morale des Cyniques. Les maximes ſont les mêmes à-peu-près. Cependant il eſt bon d'obſerver que cette ſecte a eu dans tous les tems des Stoïciens mitigés qui ſe rapprochoient de l'ancienne académie, & d'autres qui tenoient de plus près aux

aux Cyniques. Ces derniers, par exemple, diront dans leurs paradoxes que le ſage vit éloigné du monde & des affaires; les autres, au contraire, parleront comme Caton, lorſqu'il dit que l'homme étant né pour protéger & veiller à la conſervation de ſes ſemblables, il eſt conforme à l'ordre univerſel que le ſage deſire de gouverner la république; que ſoumis aux loix de la nature, il veuille s'unir à une femme par les nœuds du mariage, & ſouhaite d'en avoir des enfans, étant bien loin d'imaginer que des nœuds ſi ſaints ſoient contraires à la profeſſion du ſage.

Ajoutons ce que Caton ajoute qu'il y avoit des Stoïciens qui pré-

tendoient que lorſque les circonſtances l'exigeoient, le ſage pouvoit adopter la manière de vivre des Cyniques, c'eſt-à-dire, abjurer toutes les relations de la ſociété, le mariage & les affaires; tandis que d'autres ne croyoient pas que cela dût jamais être.

Si la ſecte Stoïque n'avoit jamais paſſé les bornes que lui donnèrent ſes ſectateurs modérés, & qu'elle eût toujours eu des Caton, des Thraſéas & des Antonin à propoſer pour modèles, elle ne ſe fût pas ſans doute attiré les plaiſanteries amères dont elle fut aſſaillie de tous côtés. Mais l'abus des premiers principes, les prétentions outrées qu'elle affecta, la

rendoient un objet de ridicule aux yeux des philoſophes, des poëtes & du peuple.

Epictète eſſaya de la ramener à ſa pureté primitive. Sa doctrine conſiſte à diſtinguer, dans la nature des choſes, celles qui ſont en notre pouvoir & celles qui n'y ſont pas. Nos opinions, nos volontés, nos deſirs, nos penchans dépendent de nous; mais notre corps, la gloire, les richeſſes, les honneurs n'en dépendent pas : c'eſt renoncer à ſa liberté, par conſéquent à ſon bonheur, que de ſe rendre dépendant de tout ce qui eſt hors de notre puiſſance.

Ce principe ſimple & fécond ſe reproduit ſans ceſſe dans l'ex-

cellent abrégé de morale qu'Epictète nous a laiſſé, & dont nous nous propoſons d'enrichir cette collection ; auſſi nous bornerons-nous à rapporter ici comment un célèbre commentateur & diſciple d'Epictète a développé tout ce que le ſyſtême de ce philoſophe eut de plus grand & de plus relevé ſur la morale.

« Le monde, dit Arrien, n'eſt qu'une grande ville compoſée d'une ſeule & même ſubſtance, qui ne ſe ſoutient que par des révolutions & des changemens continuels, par le mouvement & le repos, par des renaiſſances & des diſſolutions. Cet univers renferme une multitude d'habitans que la nature a

formés pour être unis ; les dieux d'abord & les hommes enſuite. Si cette ville immenſe eſt bien gouvernée, comme nous devons le croire, car ce ſeroit un ſacrilège de penſer le contraire, Jupiter a pris ſoin que ſes habitans fuſſent auſſi heureux que lui-même ; & pour leur procurer ce bonheur, il leur a donné la raiſon, qui leur apprend que tout ce qui exiſte eſt périſſable, & que c'eſt être inſenſé & rebelle envers les dieux, que de déſirer ce qui n'eſt pas en notre pouvoir. Mais comment, direz-vous, concilier cette réſignation parfaite avec les émotions puiſſantes que nos affections nous cauſent, avec les regrets de l'abſence ou de la

perte d'un ami ? Une mère tendre qui vous chérit, ſe déſole d'être privée de votre vue ; je ne veux point que vous ſoyez inſenſible à ſes pleurs : mais conſidérez d'abord que le chagrin d'un étranger n'eſt pas le vôtre ; cependant mettez tout votre pouvoir à calmer ſa douleur, ſans aller au-delà ; autrement c'eſt combattre Dieu même, c'eſt vous oppoſer à ſa volonté, c'eſt vouloir en inſenſé réſiſter au cours univerſel de la nature. Aimez, mais en homme courageux, & que vos affections ne troublent point votre félicité. Jamais la raiſon ne vous dira de vous déſeſpérer, d'être lâche & timide, d'accuſer le ciel & la terre ; autrement

ce que vous appellez amitié, n'eſt plus qu'un eſclavage. Aimez, mais en conſidérant que l'objet qui vous attache eſt mortel; & ſujet aux maux de l'humanité; aimez comme aimoit Socrate, c'eſt-à-dire en homme libre, qui fait ſon premier devoir d'être ami des dieux dont il dépend. Malheureux que nous ſommes! Nous nous ſervons de toute ſorte de prétextes, pour autoriſer notre puſillanimité; des noms de fils, de mère, de frère . . . . . mais quoi! il n'y a point d'êtres qui puiſſent nous obliger à devenir malheureux, nous qui devons au contraire trouver notre bonheur dans tout ce qui exiſte, & ſur-tout dans un Dieu qui nous a formés pour cela. Pen-

ſez-vous que Diogène n'aimât perſonne? Il aimoit, & c'étoit cette bienveillance qui lui faiſoit ſupporter tant de travaux & tant de peines; il aimoit comme doit aimer un miniſtre de Jupiter ſoumis aux volontés de ce Dieu ſuprême; l'univers étoit ſa patrie; enlevé par des pirates, il ne regrettoit ni Athènes, ni ſes compagnons, ni ſes amis; il apprenoit à vivre avec ſes maîtres, & tâchoit de les inſtruire ».

La beauté de la morale renfermée dans ce morceau eſt trop frappante pour avoir beſoin d'être relevée par aucune réflexion. Epictète étoit bien éloigné de vouloir, à l'exemple de quelques philo-

ſophes plus ſévères, anéantir les affections de l'homme; il ne vouloit que les renfermer dans de juſtes bornes, afin que ces mêmes affections, que la nature nous a données pour notre bonheur, ne devinſſent pas, comme elles le ſont trop ſouvent, le tourment de notre vie. Epictète ramenoit la philoſophie morale aux principes naturels; la ſublime idée qu'il s'étoit faite des rapports qui régnoient dans toutes les parties de l'univers, & de la ſorte de ſociété que la nature avoit établie entre tous les êtres, s'appliquoit naturellement à la république particulière, à laquelle le citoyen eſt attaché; de-là dépendoient les devoirs envers la patrie, la néceſſité

de s'occuper de ſes avantages, & la néceſſité, non moins preſſante, de reproduire dans le mariage des citoyens qui la perpétuent. En effet, diſoit-il, il convient au ſage de laiſſer ſur la terre un être pour le remplacer. Malheureuſement Epictète n'étoit point marié, & le philoſophe Démonax, auquel il prêchoit le mariage, feignant d'être touché de la vérité de ſes préceptes, lui fit cette réponſe, propre à détruire tout l'effet de pareilles leçons. « J'y conſens, lui dit-il, pourvu que vous me donniez votre fille ».

Ce Démonax, dont Lucien nous a laiſſé une vie intéreſſante, étoit de ces philoſophes, qui, com-

me Horace, ne s'attachoient à aucune ſecte particulière, & puiſoient dans les unes & dans les autres tout ce qu'ils croyoient y trouver de meilleur. On lui demandoit un jour quels étoient les philoſophes de l'antiquité qu'il eſtimoit le plus. « Je reſpecte Socrate, dit-il, j'admire Diogène, & j'aime Ariſtipe ».

Il prétendoit, comme Epictète, que le bonheur conſiſtoit dans la liberté, non dans cette liberté effrenée qui rompt tous les liens & toutes les relations de la ſociété, mais cette liberté qui, nous ſoumettant à nos devoirs, nous affranchit des troubles importuns de la crainte & de l'eſpérance. L'amour de la liberté n'avoit point produit en

lui ce ſentiment d'intérêt perſonnel, qui, à la longue, détruit tous les autres. Il tenoit à ſa patrie, & cela paroiſſoit juſques dans ſes moindres actions. On raconte qu'un jour qu'il différoit de deſcendre dans le bain, parce qu'il le trouvoit trop chaud, quelqu'un l'accuſa d'avoir peur. « Peut-il être utile à la patrie, que je me brûle, répondit-il? dites-le-moi, & je ne craindrai plus ».

Les Stoïciens, qui ne s'écartèrent point de la doctrine de leur chef, admirent ces ſages principes de ſociabilité, qu'on peut regarder comme les vrais fondemens de la bonne morale : les autres donnèrent dans des écarts plus ou

moins abſurdes & plus ou moins pernicieux.

On prétend que Zénon, âgé de plus de quatre-vingts ans, ſe donna la mort, après une chûte où il ſe caſſa le doigt. Les Stoïciens avoient pour principe que la vie & la mort ſont au nombre des choſes indifférentes; que l'ame du ſage remonte au feu céleſte, d'où elle tire ſon origine; & qu'il doit ceſſer de vivre lorſqu'il ceſſe d'être utile au tout. Quant aux ames des autres hommes, ils les faiſoient errer quelque tems dans l'air, d'où ils les conduiſoient dans la lune pour achever de ſe purifier.

Les ſucceſſeurs de Zénon, qui ont eu le plus de réputation, ſont

Cléanthe, Chryſippe & Poſidonius. Cette ſecte a eu parmi les Romains d'illuſtres partiſans.

CHAPITRE XII.

Des Pyrrhoniens ou Sceptiques.

LA diverſité des opinions, dans les différentes ſectes, ſemble avoir produit celle des Pyrrhoniens, ou Sceptiques, c'eſt-à-dire, *chercheurs*, parce que, tandis que tous les autres donnoient leurs principes pour des vérités inconteſtables, il étoit dans l'eſprit de ceux-ci de ne pouvoir s'aſſurer de rien, de manière que, convaincus que tout n'étoit qu'illuſion, ou que s'il y avoit quelque réalité dans le monde, elle ſeroit

toujours problématique pour l'homme, ils placèrent la ſageſſe dans une indifférence abſolue.

Ce fut Pyrrhon d'Elide qui jetta les fondemens de cette ſecte, dans le même tems qu'Ariſtote enſeignoit le péripatétiſme. Il avoit lu, dans ſa jeuneſſe, les ouvrages de Démocrite, & il goûta tellement ce philoſophe, que, depuis, il en parla toujours avec de grands éloges. Il crut apprendre de lui que nous ne ſaurions connoître les vraies qualités des choſes; que ce que nous prenons pour réel n'eſt qu'apparence, & qu'il n'y a de réalité que dans notre manière de ſentir. Ce fut vraiſemblablement d'après ces principes qu'il forma le projet d'at-

taquer tous les dogmatiſtes, & d'établir qu'on ne peut s'aſſurer d'aucune vérité.

Diſciple enſuite de Driſon, fils de Stilpon, & inſtruit par ce maître dans l'art de la diſcuſſion, que profeſſoit la ſecte de Mégare, il ſe confirma dans ſon premier deſſein, parce qu'il ſe ſentit plus capable de l'exécuter.

Enfin le philoſophe d'Abdère, Anaxarque devint auſſi ſon maître; ce fameux ſceptique lui enſeigna les opinions de Xénophane, de Parménide, & de Zénon d'Elée. Or, la doctrine de ces philoſophes étoit une des plus favorables au ſcepticiſme; puiſqu'ils rejettoient le témoignage des ſens,

& qu'ils étoient de tous les ſophiſtes les plus propres à prouver également le pour & le contre.

Pyrrhon ſuivit Anaxarque dans les Indes, & on peut conjecturer que les converſations qu'il eut avec les Gymnoſophiſtes, contribuèrent à l'entretenir dans ſon doute. Plus il voyoit de ſectes différentes, moins il lui étoit poſſible d'en choiſir une. D'ailleurs, il eſt vraiſemblable qu'il ne voyageoit que pour ſe confirmer dans le parti qu'il avoit déjà pris.

Il avoit naturellement l'eſprit juſte, aſſez du moins pour diſcerner le faux des opinions des autres, & il les combattoit avec beaucoup de clarté. Il paroiſſoit d'au-

tant plus clair que les dogmatiſtes l'étoient moins ; & pour être entendu, il n'avoit qu'à faire voir qu'ils ne s'entendoient pas eux-mêmes. N'ayant point d'opinion, il n'avoit rien à prouver, & les opinions de toutes les ſectes ſembloient ramener à ſon doute.

Quoique bien des gens n'aient pas voulu regarder l'école de Pyrrhon comme une ſecte de philoſophes, parce qu'on n'y apprenoit qu'à douter de tout, il n'en eſt pas moins vrai que c'étoit ſur ce doute même qu'ils fondoient l'exiſtence du bonheur, & que cherchant à devenir indifférens à tout, ils crurent avoir atteint cette *ataraxie*, ou cette *impaſſibilité*, dans laquelle,

ſuivant eux, conſiſtoit la félicité humaine. Il eſt certain que tout ce que l'imagination ajoute aux maux réels, ne devoit point entrer dans l'eſprit d'un Pyrrhonien, &, qu'à cet égard, leur incertitude leur épargnoit au moins beaucoup de peines. On ſait ce trait de la vie de Phyrron, qui, ſe trouvant dans un vaiſſeau battu de la tempête, & voyant les paſſagers & les matelots conſternés, jetta les yeux ſur un porc qui étoit dans le même navire, & qui, durant l'orage, mangeoit tranquillement dans ſon auge. *Voilà*, dit-il, *l'exemple de la tranquillité qui convient au ſage.* Cette comparaiſon n'étoit que trop reſſemblante; & l'abnégation de

tous ſentimens, dans laquelle réſidoit l'eſſence du ſceptique, le rapprochoit aſſez de ce vil animal, que Pyrrhon prenoit pour modèle.

Ainſi, par une route toute différente, les Sceptiques tendoient au même but que les Cyniques, les Stoïciens & les Epicuriens, c'eſt-à-dire, à cette impaſſibilité par laquelle, ſuivant quelques-uns de ces mêmes philoſophes, on pouvoit eſpérer d'égaler les dieux.

Sans cet excès, où les principes du pyrrhoniſme entraînoient naturellement, il faut convenir qu'à la vue des contradictions de tant de philoſophes oppoſés les uns aux autres, on ne ſeroit pas étonné

de voir le ſcepticiſme devenir la ſecte favorite de quelques eſprits ſages qui aimoient mieux reſter dans le doute, que de s'engager dans des opinions où ils ne voyoient rien d'aſſuré. Mais les égaremens, où le doute des Pyrrhoniens les précipita, ne ſauroient trop faire déplorer leur aveuglement.

Quelque extravagant que fût un ſemblable ſyſtême, ceux qui l'avoient adopté ne manquoient pas de raiſons propres à le juſtifier, & finiſſoient preſque toujours par embarraſſer leurs adverſaires, parce qu'il eſt bien difficile de démontrer quelque choſe à celui qui doute de tout.

Cependant le doute univerſel con-

duiſoit à des abſurdités, & les Pyrrhoniens devoient être d'autant plus abſurdes, qu'ils étoient plus conſéquens. Ils dirent, par exemple, qu'ils ne ſavoient s'il y a du bien, ou s'il y a du mal; parce qu'en effet, on ne peut aſſurer ni l'un ni l'autre, quand on veut abſolument douter de tout. Or, cette manière de penſer eſt deſtructive de toute ſociété; on ne ſait plus s'il y a des vertus, s'il y a des vices, & tout devient indifférent. Quelque abſurde que ſoit cette conſéquence, non-ſeulement les Pyrrhoniens l'adoptèrent, ils voulurent encore qu'elle fût une preuve des avantages qu'ils croyoient voir dans le ſcepticiſme.

Ceux, disoient-ils, qui croyent qu'il y a des choses par leur nature bonnes & mauvaises, sont tourmentés par le desir des unes, & par la crainte des autres. S'ils sont heureux, ils appréhendent de cesser de l'être; s'ils sont malheureux, ils se croyent menacés de plus grands malheurs. Mais nous, ajoutoient-ils, qui ne savons pas s'il y a du bien ou s'il y a du mal, nous ne connoissons ni la crainte, ni les desirs, & nous jouissons d'une tranquillité parfaite.

Il semble que ces philosophes aient imaginé de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, pour se rendre insensibles à l'un & à l'autre. En vain, cependant, s'appliquoient-

ils à prouver qu'on ne ſait pas ſi les choſes ſont bonnes ou mauvaiſes en elles-mêmes ; ils ne pouvoient pas ignorer qu'elles étoient bonnes ou mauvaiſes par rapport à eux ; c'eſt, en confondant ces deux manières de les enviſager, qu'ils ont avancé des paradoxes que le ſentiment & la plus légère réflexion détruiſent.

Pyrrhon, toujours conſéquent à ſes principes, diſoit que la vie & la mort ne ſont qu'une même choſe ; & lorſqu'on lui demandoit pourquoi il ne mouroit pas ; préciſément, répondit-il, parce que la vie & la mort ne ſont qu'une même choſe. Il répondoit avec eſprit, & cela paſſoit pour de la philoſophie.

On

On avoit d'abord applaudi aux Pyrrhoniens; mais on ſe ſouleva contr'eux, quand on vit les conſéquences de leur doute, & leur tranquillité parut ſe troubler. Alors, ils cherchèrent à ſe faire un rempart des noms les plus illuſtres; & eux qui n'aſſuroient rien, ils osèrent aſſurer que tous les grands hommes avoient été ſceptiques; Homère, les ſept ſages, Archiloque, Euripide, Xénophane, Héraclite, Démocrite, Socrate, Zénon d'Elée, Platon même, & tous les Dialecticiens. Mais ſi on trouve dans tous ces philoſophes des maximes qui conduiſent au doute, il eſt certain qu'aucun d'eux n'a été véritablement ſceptique.

L'académie, après les changemens faits par Arcéſilas, & ſurtout par Carnéade, devint un aſile pour les Sceptiques. Forcés à déguiſer leurs ſentimens, ils ſe dirent académiciens, & ces deux ſectes ſe confondirent. Pyrrhon eſt mort l'an 287, ou environ, avant J. C.

Quoique la doctrine des Sceptiques ſemble exclure toute eſpèce de morale, il n'en eſt pas moins vrai, que quand même on adopteroit le ſcepticiſme dans toute ſon étendue; quand on ne conſidéreroit la vie que comme un aſſemblage de rêves, tantôt agréables & tantôt fâcheux, il ſeroit encore de notre intérêt de remplir nos de-

voirs, parce qu'ayant la faculté d'influer ſur ces mêmes rêves d'une manière plus ou moins marquée, nous devrions, autant qu'il ſeroit poſſible, n'en procurer que de ſatisfaiſans aux autres, afin de n'être pas tourmentés nous-mêmes. Dans le pays des illuſions, il faut du moins chercher à ſe procurer les plus douces, & briſer l'enchantement de celles qui ne laiſſent que des remords ou des regrets.

Telles furent les ſectes les plus remarquables de la Grèce ; nous n'en avons donné qu'une légère eſquiſſe, mais elle doit ſuffire à notre objet ; on a dû voir qu'elles réduiſoient la morale à quelques principes qu'on avoit peut-être l'at-

tention de développer dans les écoles à ceux qui avoient le bonheur d'y être initiés ; mais qui ne nous étant parvenus que d'une manière isolée, ne peuvent jamais former un corps de doctrine propre à nous éclairer sur l'universalité de nos devoirs.

D'ailleurs, la plupart des philosophes dont nous venons de parler, n'ont guère considéré l'homme qu'individuellement ; ils n'ont pas fait assez d'attention aux rapports, qui dans l'ordre social l'unissent à ses semblables ; cette manière de voir a dû nécessairement les induire en erreur. Persuadés que la morale ne pouvoit convenir qu'à un petit nombre, ils en ont fait une science

myſtérieuſe qu'ils ont renfermée dans le cercle étroit de leurs adeptes.

Cette méthode a ſans doute ſes avantages ; l'amour-propre qui ſe mêle par-tout eſt flatté de poſſéder des connoiſſances excluſives ; on y tient plus fortement que lorſqu'elles ſont généralement répandues ; le ſecret même dont on les enveloppe, ne fait que leur prêter de nouveaux attraits, & favoriſer un enthouſiaſme que leur publicité n'auroit jamais produit ; car telle eſt la dépravation de l'eſprit humain, qu'il n'eſt pas juſqu'à la vérité qui ne devienne l'objet de ſon mépris lorſqu'elle ſe rend vulgaire.

Cependant la morale ne doit pas être traitee comme le grand œuvre ; deſtinée à faire le bonheur de tous, il faut au contraire tâcher de la rendre commune, parce que les hommes ne ſeront jamais indifférens ſur leur bien-être ; à force de leur répéter qu'il ne conſiſte que dans la vertu, peut-être parviendront-ils à le croire, ſurtout, ſi l'on a l'attention de dévoiler en même-tems toutes les illuſions du vice.

Ce n'eſt qu'à démontrer cette vérité que doivent s'attacher ceux qui ſe chargent du pénible emploi d'éclairer les hommes ; mais il faut qu'ils le faſſent ſans ambiguité comme ſans foibleſſe. Ce n'eſt pas

en compoſant avec le vice qu'on parvient à le terraſſer. Les ménagemens pour les préjugés reçus ne font que mieux affermir leur empire.

Les philoſophes anciens n'offrent que très-peu d'exemples de cette pernicieuſe complaiſance; mais l'eſprit de ſecte ou de parti qui s'accorde rarement avec celui de la vérité, les a dominés preſque tous; de-là cette foule d'opinions contradictoires qui tendoient bien plutôt à faire des proſélites qu'à éclairer les hommes. On doit cependant dire, à leur avantage, que lorſqu'ils adoptoient une doctrine, elle devenoit ordinairement la règle de leur conduite; tandis que parmi nous, il n'eſt pas rare de

voir des gens qui ſont perpétuellement en contradiction avec leurs principes.

Après avoir parcouru les différentes écoles de la Grèce, nous allons voir quel fut le ſort de la morale chez les Romains ; mais comme ſon but doit être de nous rendre heureux, nous nous permettrons encore quelques réflexions ſur la manière dont les philoſophes Grecs ont enviſagé le bonheur, & nous réſumerons en peu de mots leurs opinions à ce ſujet.

CHAPITRE XIII.

Du bonheur, & de la manière dont les philoſophes l'ont conſidéré.

LE bonheur ſuppoſe des beſoins & des moyens pour les ſatisfaire. Avec des beſoins qu'on ne peut ſatisfaire, on eſt malheureux; on le ſeroit encore dans une abondance qui prévenant tous nos beſoins, ne nous laiſſeroit pas le tems de les ſentir. C'eſt donc dans le paſſage alternatif des beſoins ſentis à la jouiſſance, & de la jouiſſance à d'autres beſoins ſentis pour jouir encore, que conſiſte tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre.

Un état n'eſt proprement riche que par les denrées qui ſe conſomment pour ſe reproduire, & qui ſe reproduiſent pour ſe conſommer. Voilà l'image de notre bonheur; manquer & recouvrer, manquer encore & recouvrer encore, & ainſi tant que nous vivons.

Ce repos parfait, cette tranquillité inaltérable, qui faiſoit retentir les écoles de la Grèce, n'eſt donc qu'une illuſion à laquelle ſe livroient des enthouſiaſtes; & leurs déclamations prouvent ſeulement qu'ils n'étoient pas heureux.

Tant que la Grèce fut occupée à ſe donner des loix, on ne diſputoit point ſur le bonheur, mais on le cherchoit avec ſuccès; & ſi l'on

eut demandé en quoi il consiste, imaginons-nous entendre les plus sages répondre : *à être bon citoyen dans une république bien gouvernée.*

C'est au tems de Socrate que commencent les disputes sur le bonheur; dans ce siècle, où les Grecs dégénérant de leurs premières vertus cessoient d'être citoyens; où les hommes de mérite, mis à l'écart, ne pouvoient plus servir leur patrie; où des haines mutuelles divisoient des républiques mal gouvernées, & où Sparte elle-même étoit au moment de se corrompre.

De nouveaux désordres s'accumulèrent sur ces désordres qui croissoient d'un jour à l'autre, & les

Grecs hors du chemin du bonheur s'en éloignèrent tous les jours davantage. Dans ces circonſtances, il étoit naturel qu'ils le cherchaſſent avec plus de paſſion que jamais ; & puiſqu'ils le cherchoient inutilement, il étoit encore naturel qu'il s'élevât beaucoup de diſputes.

Socrate, abandonnant aux dieux la contemplation de la nature, vouloit que le citoyen ſe renfermât dans les connoiſſances d'uſage, & dans cette vie active, qui lui fait trouver ſon propre bien dans le bien général. Connoître ce qu'il eſt du devoir de connoître, aimer ce qu'il eſt du devoir d'aimer, étoit l'unique fin de toute ſa morale. Un payen ne pouvoit certainement

rien

rien enſeigner de mieux pour le bonheur de l'humanité. Mais les Grecs n'étoient plus capables d'écouter de pareilles leçons.

Il y avoit deux objets dans ſa doctrine ; l'un de nous faire chercher le bonheur dans une vie active, qui rapporte tout à la vertu ; l'autre de nous dégoûter des ſpéculations par l'impoſſibilité où nous ſommes de connoître la nature des choſes.

Antiſthène, plus rempli du premier objet, condamna toutes les ſuperfluités ; & la plupart des nos beſoins ne furent à ſes yeux que des diſtractions, qui nous écartent de l'unique chemin de la vertu.

Ariſtipe, au contraire, s'occupa plus particulièrement du ſecond objet. Je ne ſais point, diſoit-il, ce que les choſes ſont en elles-mêmes; je ſais ſeulement que j'en reçois des ſenſations agréables ou déſagréables. Voilà tout ce qu'il y a de réel pour moi. Je dois donc ſonger à me procurer des plaiſirs, & je ſerai heureux ſi j'y réuſſis.

Ces philoſophes s'occupoient uniquement de la morale; en conſéquence, ils n'imaginoient pas que le bonheur pût être ſéparé de la vie active. Les dialecticiens accoutumés à des ſubtilités, ne pouvoient pas le voir de la même manière. C'eſt pourquoi Euclide de Mégare le plaçoit dans un état

unique, uniforme & toujours le même.

Dans la vie active, l'ame, ſelon Platon, eſt aſſujettie à la matière, elle eſt toujours agitée, toujours troublée. Dans la contemplation au contraire, elle s'échappe de ſa priſon, jouit d'elle-même, ſe ſuffit, découvre l'enchaînement des cauſes & des effets, embraſſe le ſyſtême du monde, & c'eſt là le bonheur.

Ce philoſophe ne mettoit pas au nombre des biens les avantages de la figure & de la fortune. Il croyoit ſeulement qu'ils pouvoient contribuer au bonheur par l'uſage qu'en fait un homme vertueux. Mais quand on ſonge que

toute cette vertu eſt renfermée dans des connoiſſances frivoles, & qu'elle exclut la vie active, on ne ſait trop ce qu'il veut dire.

Ariſtote vouloit que les avantages de l'eſprit, de la figure & de la fortune concouruſſent au bonheur. S'il en demandoit trop, il exigeoit au moins une vie active, & en cela, il ſe rapprochoit de Socrate.

C'eſt après toutes ces tentatives que Pyrrhon imagina de mettre le bonheur dans une tranquillité parfaite, & que Zénon chercha cette tranquillité dans un état où le ſage ſeroit impaſſible.

Enfin la queſtion ſur le bonheur a ſi fort diviſé les philoſophes,

qu'on prétend avoir compté à ce ſujet juſqu'à deux cens quatre-vingt-huit opinions; c'eſt-à-dire, qu'être heureux, c'étoit, ſelon les uns, être ſtoïcien; ſelon d'autres, académicien; & les opinions ſe multiplioient comme les ſectes.

CHAPITRE XIV.

De la philoſophie chez les Romains.

IL s'eſt écoulé trois ſiècles depuis Homère juſqu'à Thalès qui floriſſoit ſix cens ans avant J. C. La philoſophie, ou ce qu'on nommoit ainſi n'a donc commencé que fort tard, chez les Grecs. Elle ſe répandit même avec aſſez de lenteur; car les écoles ne ſe multiplièrent que

lorſqu'on ſe dégoûta de prendre part au gouvernement ; on parut alors chercher dans la liberté de penſer un dédommagement à la perte d'une liberté plus précieuſe ; & on fut philoſophe avec la même paſſion qu'on avoit été citoyen.

Ignorée des Romains pendant pluſieurs ſiècles, la philoſophie ne s'établit parmi eux, que lorſque la licence commençoit à diminuer le zèle pour le bien public & pour l'ancien gouvernement ; juſqu'alors ils s'étoient occupés de toute autre choſe que de recherches philoſophiques. Ils n'avoient étudié ni la morale ni la légiſlation qui avoit été la première étude des philoſophes de la Grèce. Condam-

nés à être conquérans & à n'être que cela, ils s'appliquoient uniquement à perfectionner l'art militaire : toute autre étude leur paroiſſoit inutile ou frivole, & les ſciences leur étoient étrangères ainſi que les beaux arts.

Ce fut ſur la fin du ſixième ſiècle de Rome, ſur-tout dans l'intervalle de la guerre de Perſée à la troiſième guerre punique, que la philoſophie ſe fit connoître aux Romains, & qu'elle introduiſit avec elle le goût pour les lettres ; car l'éloquence & la philoſophie n'étoient alors qu'une même choſe. Elles ſe rapprochoient au moins & ſe confondoient. En effet, Carnéade, le plus célèbre des philoſophes de ce

ſiècle, n'étoit qu'un rhéteur qui diſſertoit ſur des opinions.

Parmi les Romains, l'éloquence juſqu'alors n'avoit pas été réduite en art. Comme ils n'avoient point de modèles en ce genre, ils n'avoient pas non plus de préceptes. Leur langue encore imparfaite étoit peu ſuſceptible de préciſion & d'ornemens. Difficile à manier, bien loin de ſe prêter à tous les mouvemens de l'ame, elle avoit une inertie qui ne pouvoit ſe vaincre qu'après des efforts redoublés. Elle mettoit des entraves au génie des orateurs, qui n'ayant encore que l'inſtinct pour guide, ne pouvoient être que mauvais ou bien médiocres.

Il y avoit quelque tems que les philoſophes & les rhéteurs Grecs commençoient à venir à Rome, où ils ouvroient des écoles, lorſque Paul Emile, après la défaite de Perſée, amena d'Athènes Métrodore, qui paſſoit pour exceller dans la philoſophie & dans la peinture. Il lui donna la direction des ornemens de ſon triomphe, & le chargea d'achever l'éducation de ſon fils.

Cependant le goût de la philoſophie, quoiqu'autoriſé par l'exemple de Paul Emile, paroiſſoit contraire à l'eſprit du gouvernement. Les vieux ſénateurs, qui n'avoient pas été élevés dans les lettres grecques, regardoient les queſtions des

philoſophes & les préceptes des rhéteurs comme des frivolités dangereuſes. Ils jugèrent donc devoir s'oppoſer à ces nouvelles études, & l'an de Rome 593, ils obtinrent du ſénat un décret par lequel les philoſophes & les rhéteurs furent chaſſés de la ville.

Quelques années après, une ambaſſade envoyée par les Athéniens hâta la révolution que redoutoient les vieux ſénateurs; les ambaſſadeurs étoient Carnéade, chef de la nouvelle académie, Diogène le Stoïcien, & le Péripatéticien Critolaüs. Les Athéniens regardoient l'eſtime qu'ils avoient pour ces philoſophes, comme un préſage du ſuccès de la négociation.

En effet, ces ambaſſadeurs furent extraordinairement accueillis. Ils parurent des hommes merveilleux aux yeux des Romains, qui admiroient d'autant plus qu'ils étoient plus ignorans, & les jeunes gens s'empreſsèrent de les entendre. Carnéade ſur-tout les raviſſoit ; ils en parloient comme d'un homme dont le ſavoir étoit plus qu'humain, dont l'éloquence perſuaſive portoit à ſacrifier toutes les occupations & tous les plaiſirs à l'unique étude de la philoſophie. Bientôt ſes diſcours furent traduits par un ſénateur, & on ſe les arracha.

Qu'ils s'en retournent dans leurs écoles, diſoit Caton le cenſeur, *qu'ils inſtruiſent les enfans des*

Grecs ; mais que les enfans des Romains n'écoutent ici que les loix & les magiſtrats. Il employa tout ſon crédit pour terminer promptement l'affaire qui les avoit appellés à Rome, & il les fit partir.

Caton avoit raiſon. Dans un ſiècle où le luxe commençoit à ſe répandre, & où, par conſéquent, on commençoit à ſe détacher de la patrie, il étoit dangereux d'offrir à la jeuneſſe Romaine un objet d'étude qui pouvoit la dégoûter de toute autre, & vers lequel elle ſembloit ſe porter avec enthouſiaſme. Caton étoit un de ceux qui jugeoient que toute la ſcience des philoſophes Grecs n'étoit que frivolité ; peut-être ignoroit-il com-

bien il étoit raiſonnable d'en juger ainſi. Mais il ne voyoit pas qu'elle renfermât des choſes utiles à un peuple guerrier & conquérant, & il ne remarquoit pas que les Grecs, depuis qu'ils étoient philoſophes, en fuſſent devenus meilleurs citoyens. En effet, la manie de philoſopher avoit achevé d'étouffer en eux tout amour de la patrie.

Ce n'eſt pas que la philoſophie ne puiſſe ſe concilier avec les vertus militaires & civiles. Le ſecond Scipion l'Afriquain, qui étoit jeune encore, prouva bientôt que ces choſes ne s'excluent pas, car il attiroit auprès de lui les ſavans, & vivoit avec Polibe & Panétius le Stoïcien.

Ce furent les citoyens, deſtinés par leur naiſſance aux premières magiſtratures, qui s'appliquèrent avec plus de paſſion à l'étude de la langue grecque, & ce fut le malheur de la république. Ils trouvèrent, dans des ſectes de philoſophie, une morale qui les enhardit à ſacrifier la patrie à leur ambition; & l'éloquence, à laquelle ils alloient ſe former, fut pour eux une arme de plus. Céſar a été philoſophe & orateur.

La précaution de Caton fut donc inutile; le mal étoit fait; les jeunes gens avoient écouté Carnéade; ils ſuccédèrent dans les magiſtratures aux hommes ſévères qui les blâmoient. Alors maîtres de leurs

études, ils ſe livrèrent aux lettres grecques avec le goût qu'on a pour la nouveauté; goût d'autant plus vif, qu'il avoit été contrarié. Leur ſéjour dans la Grèce & dans l'Aſie leur fournit l'occaſion de ſe ſatisfaire. Ils lurent; ils converſèrent; ils rapportèrent avec eux les ouvrages des Grecs, & ils appellèrent à Rome les philoſophes & les rhéteurs.

Ce fut alors que la langue grecque fut cultivée ſans oppoſition; & comme les goûts ſont excluſifs, ſur-tout quand ils ſont nouveaux, on négligea preſque généralement la langue latine; on ne voulut plus parler que la langue des philoſophes & des rhéteurs; de ſorte que

pour apprendre à haranguer le peuple, qui n'entendoit que le latin, on apprenoit dans les écoles à compoſer des diſcours en grec. Ce préjugé prévalut ſi fort, que lorſque cinquante ou ſoixante ans après, L. Plotius Gallus ouvrit la première école latine, les cenſeurs, Domitius Ahénobardus & Licinius Craſſus, condamnèrent, par un édit, ce nouvel uſage, comme contraire aux anciennes coutumes & au bon ordre. Quoique de ſemblables préjugés paroiſſent fort extraordinaires, ils ne ſont cependant qu'abſurdes. Nous les retrouvons chez nos ancêtres, à la renaiſſance des lettres.

Mais voyons quels ſuccès eurent

les différentes ſectes de la Grèce, après avoir été tranſportées chez les Romains.

Quoique la ruine de Carthage ſoit l'époque où les mœurs commencèrent à changer ſenſiblement, on remarquoit néanmoins encore dans le gouvernement un reſte de l'ancienne ſévérité. D'après cette ſeule conſidération, on peut deviner la ſecte pour laquelle ſe déclarèrent les citoyens rigides, qui aimoient véritablement la république. Celle du portique étoit la plus conforme à leur caractère : ils furent donc Stoïciens.

Une circonſtance a pu les déterminer encore dans ce choix. C'eſt que Scipion fut inſtruit par Pané-

tius le Stoïcien. Ayant donc adopté la conduite de Zénon, il entraîna, par ſon autorité, le plus grand nombre de ceux qui ſe portèrent à l'étude de la philoſophie. Il eſt vrai, cependant, qu'il ne fut pas ſtoïcien rigide; ſon goût pour tous les genres de littérature, & ſur tout pour la poëſie, ne le permettoit pas.

Les juriſconſultes furent des premiers à cultiver la philoſophie. Ayant le deſſein de débrouiller le chaos des loix, il paroiſſoit naturel qu'ils fiſſent une étude, dans laquelle ils croyoient devoir apprendre à raiſonner. Leur objet indique aſſez la ſecte qu'ils durent préférer. Le pyrrhoniſme étoit con-

traire à leurs vues, parce que ne reconnoiſſant aucune règle de vérité, il détruiſoit tout principe de morale. L'académie, qui n'oſoit rien aſſurer, ne pouvoit être goûtée par des hommes qui aimoient à donner des déciſions. La ſecte d'Epicure contrarioit tout à la fois, & leur objet, parce qu'elle renverſoit toute religion, & leur caractère, parce qu'elle inſpiroit de l'éloignement pour les affaires publiques. Platon étoit trop ſublime. On pouvoit eſtimer ſa métaphyſique, parce qu'on ne ſavoit pas ſe former des idées exactes; mais on n'y trouvoit rien dont on pût faire uſage; & le ſonge, dans lequel il avoit cru voir le

modèle d'une bonne république, ne pouvoit certainement convenir ni aux Romains, ni même à aucun peuple. Enfin, Ariſtote n'étoit pas connu à Rome, parce que ſes ouvrages n'avoient pas encore été recouvrés; & les deux plus anciennes ſectes, l'ionique & l'italique, étoient éteintes & ignorées; il ne reſtoit donc que le portique. Or, les Stoïciens avoient beaucoup écrit ſur les devoirs des citoyens, ce qui rentroit dans l'objet de la juriſprudence. Ils ſe piquoient d'ailleurs de donner des leçons de dialectique, & ils ſoutenoient volontiers des paradoxes; deux choſes qui avoient leur prix dans un ſiècle où l'on ne vouloit, en géné-

ral, raiſonner ſur les loix que pour les éluder. Par toutes ces conſidérations, les juriſconſultes devoient donner la préférence au portique.

C'eſt au ſiècle de Cicéron que toutes les ſectes ſe répandirent à l'envi dans Rome. Comme il y avoit alors des mœurs de toute eſpèce, toute doctrine trouvoit des caractères faits pour l'adopter. La ſecte même d'Ariſtote ſe fit connoître. On venoit de déterrer les ouvrages de ce philoſophe. Sylla les avoit apportés d'Athènes; & Andronicus de Rhodes, après les avoir mis en ordre, en avoit rétabli, comme il avoit pu, les manuſcrits mutilés par le tems. Cicéron néanmoins remarque que le péripaté-

tiſme n'étoit connu que de quelques philoſophes. En effet, cette philoſophie, alors plus eſtimée qu'étudiée, n'eut guère de réputation que par Cratippe, qui l'enſeignoit à Athènes, & qui jouiſſoit à Rome d'une grande conſidération. On le regardoit comme le premier philoſophe de ſon ſiècle. Les meilleures familles lui envoyoient leurs enfans ; & Cicéron, qui lui confia ſon fils, en fait de grands éloges. Cependant, Ariſtote trouva plutôt parmi les Romains des protecteurs que des ſectateurs. Sa manière de raiſonner, sèche, obſcure & difficile, ne pouvoit pas avoir beaucoup d'attraits pour des hommes qui philoſophoient

plus par goût que par raiſon.

Lucullus, d'abord queſteur en Macédoine, & enſuite chargé de la guerre contre Mithridate, fut à portée de connoître les Grecs & leurs ouvrages. Il ſaiſit cette occaſion avec une curioſité qui lui fit étudier tous les philoſophes, & qui lui en rendit familières toutes les opinions. Le deſir de s'inſtruire, & la facilité que lui donnoit une grande mémoire, ne ſouffroient pas qu'il ſe bornât à une ſecte; & s'il donna la préférence à l'ancienne académie, ce fut peut-être l'effet de l'amitié qu'il conçut pour Antiochus Aſcolonite, qui venoit de la renouveller.

Ce goût devint ſa principale reſſource, lorſqu'il eut pris le parti

de vivre dans l'éloignement des affaires. Conſidéré pour la gloire qu'il avoit acquiſe dans les armes, & peut-être plus encore pour ſon luxe, il parut revêtir la philoſophie de tous les dehors qui convenoient à ſon ſiècle ; il ne négligea rien pour la répandre ; il recueillit les meilleurs livres ; il forma une bibliothèque, qu'il ouvrit à tous les curieux ; ſa maiſon devint l'aſyle de tous les ſavans ; & les philoſophes vinrent de toutes parts dans une grande ville où ils trouvoient un protecteur tel que Lucullus. L'exemple de ce romain fut contagieux. Le tems de ſa retraite eſt l'époque où l'on commença d'agiter à Rome

Rome une multitude de queſtions, déjà tant rebattues par les Grecs, & toujours inutilement.

Alors on étudia toutes les ſectes, avec beaucoup de curioſité, par conſéquent à la hâte. Peu d'eſprits étoient capables d'examiner, & d'ailleurs les circonſtances n'en laiſſoient pas le loiſir. C'eſt parmi les premiers citoyens que la philoſophie trouva d'abord des diſciples; & cela, dans les tems les plus agités, c'eſt-à-dire, qu'elle devint l'étude de ceux qui avoient le moins de tems à lui donner. Tous étoient trop occupés, ou de leur fortune, ou de la république. Chacun prit donc une ſecte, & perſonne ne choiſit.

Caton d'Utique fut ſtoïcien, parce qu'il étoit de mœurs rigides & ſévères.

Antiochus, en renouvellant l'ancienne académie, avoit tenté de la concilier avec le ſtoïciſme. Cette ſecte réuniſſoit donc l'enthouſiaſme de Zénon à celui de Platon; & Brutus l'embraſſa comme plus conforme à ſon caractère.

De toutes les ſectes, aucune ne convenoit mieux aux orateurs, que la nouvelle académie, qui enſeignoit l'art de défendre toutes les opinions, & qui trouvoit dans les plus contraires une égale probabilité. Cicéron ſentit de quel ſecours elle pouvoit être à l'éloquence, & il l'embraſſa. Il eſt vrai qu'il

ne négligea pas les autres ; il en fit, au contraire, une grande étude. Mais ce ne fut pas avec cet eſprit de critique, qui remonte aux principes, qui les apprécie, & qui diſcerne le vrai du faux. Il paſſoit d'une école à l'autre, trouvant des probabilités par-tout, ne ſachant à quoi ſe fixer, & ſe conduiſant parmi les ſectes, comme au milieu des factions, qu'il mécontentoit tour-à-tour. Lorſqu'il ſe ſouvenoit qu'il étoit républicain, il avoit en horreur les jardins d'Epicure, qui enlevoient les citoyens aux affaires publiques. Il ſe plaiſoit, au contraire, au portique, où il trouvoit des principes relatifs au gouvernement, & une dialectique utile

à l'éloquence. Il ne dédaignoit pas non plus le lycée, lorſqu'il y pouvoit puiſer de pareils ſecours. Mais Platon excitoit ſur-tout ſon admiration, parce qu'il croyoit démêler de grandes vues dans un grand ſtyle, éloquent comme le ſien. Auſſi diſoit-il ſouvent qu'il aimoit mieux ſe tromper avec ce philoſophe, que de trouver la vérité avec les autres. Après avoir pris par-tout, Cicéron revenoit donc toujours à l'académie, comme plus analogue à ſon caractère & à ſa profeſſion. C'eſt avec cet eſprit indécis, qu'il a expoſé les opinions des philoſophes. Les ouvrages qu'il a compoſés en ce genre, ont été faits dans l'intervalle où il vécut éloigné des

affaires : Céſar s'étoit rendu maître de la république.

Les Epicuriens, devenus odieux aux Grecs, le furent auſſi dans les commencemens aux Romains, qui ne les connurent d'abord que par les calomnies des ſtoïciens & des académiciens. Cicéron les jugea dans cet eſprit de prévention, & ſans chercher ce qu'ils entendoient par le mot de volupté, il ſuppoſa qu'ils profeſſoient une débauche infâme. Il eſt vrai que des philoſophes, ennemis de toute religion, & jaloux de vivre dans l'éloignement des affaires, pouvoient difficilement trouver des partiſans à Rome, tant que l'eſprit religieux & républicain s'y

conſerva. Mais ce n'étoit plus la même choſe, lorſqu'il ſe fut fait une révolution dans la façon de penſer. Alors quelqu'idée qu'on ſe fît d'Epicure, vraie ou fauſſe, il devoit, dans l'un & l'autre cas, avoir des ſectateurs.

Les troubles de la Grèce avoient fait chercher le bonheur dans la tranquillité d'une vie privée. A Rome, des déſordres encore plus grands ne pouvoient manquer de produire le même effet. Il y eut donc des citoyens qui crurent voir, dans Epicure, le plus ſage des philoſophes; & ils ſe réfugièrent dans ſes jardins comme dans un aſyle. Tel fut Atticus, en qui Cicéron avoit mis toute ſa confiance.

Dans un ſiècle corrompu, où l'on ſe croyoit philoſophe, & dans lequel par conſéquent on vouloit être vicieux par ſyſtême, Epicure calomnié devoit avoir pour ſectateurs tous les débauchés, qui ſe piquoient d'avoir des connoiſſances, & de regarder toutes les opinions du peuple comme autant de préjugés. On conçoit donc que cette ſecte, qui déshonoroit Epicure en le prenant pour chef, dut acquérir des partiſans à meſure que la ruption alla en croiſſant.

De quelque manière qu'on pensât ſur ce philoſophe, les ambitieux trouvoient dans ſa doctrine des principes qui leur étoient favorables ; ils dépouilloient avec

lui toute crainte; ils enviſagoient la tranquillité comme un port où ils pourroient toujours ſe retirer ; & au pis aller, ils regardoient la mort comme un dernier terme, après lequel il n'y avoit plus rien. Pour eux, ceſſer de vivre, c'étoit ceſſer d'exiſter ; & la mort n'étoit pas plus une peine qu'une récompenſe. Céſar raiſonnoit ſur ce dernier principe, & parloit en épicurien, lorſque dans le ſénat il opina pour ne pas condamner à mort les complices de Catilina. Un pareil langage, dans une pareille aſſemblée, ſuppoſe qu'il s'étoit fait une révolution générale dans la façon de penſer. Auſſi Caton, tout ſévère qu'il étoit, au lieu de

paroître ſcandaliſé, ſe contenta de dire d'un ton ironique, que Céſar avoit bien differté ſur la vie & ſur la mort.

Il eſt vrai que ces diſcours ſont de Salluſte; mais cet hiſtorien étoit contemporain de Caton & de Céſar; & on peut préſumer qu'il les a fait parler l'un & l'autre dans leur caractère & dans l'eſprit de leur ſiècle.

La doctrine d'Epicure ſe répandoit préciſément ſous le conſulat de Cicéron; car Lucrèce venoit de donner au public, quelques années auparavant, le poëme dans lequel il l'enſeignoit. Alors il y avoit déjà plus d'un ſiècle que l'idolâtrie devenoit l'objet d'un mépris qu'on

ne cachoit plus. C'eſt ce qu'on voit dans les fragmens d'Ennius, qui ſe moquoit ouvertement des augures ; & dans d'autres de Lucilius, qui tournoit en ridicule la multitude des dieux, & la ſimplicité des peuples qui les adoroient.

Il paroît ſingulier qu'à Rome, la poëſie, preſque de ſa naiſſance, ſe ſoit élevée contre l'idolâtrie qu'elle avoit elle-même enſeignée aux Grecs. Mais la raiſon de cette différence eſt ſenſible.

Les poëtes ont toujours été jaloux de ſe donner pour philoſophes ; & peut-être qu'Homère & Héſiode n'ont écrit des fables, que parce que de leur tems, les fables tenoient lieu de philoſophie. Une révolution

dans la philoſophie devoit donc en amener une dans la poëſie. Les poëtes ne pouvoient manquer d'entrer dans la nouvelle carrière qui s'ouvroit à eux ; & ils doutèrent, parce que les philoſophes doutoient.

Lorſqu'après la ruine de la république, la paix règna dans l'empire, les poëtes ne parurent plus philoſophes que par amuſement. Horace ſe fit épicurien ſans raiſonner ſur Epicure. Il ſe trouvoit une fortune médiocre, & il ne demandoit pour aſſurer ſon bonheur que l'abſence de toute inquiétude. Virgile chanta les bergers, les ſoins ruſtiques & Auguſte, dans un poëme qu'il fit pour le flatter. C'étoit le tems où l'on ſe croyoit heu-

reux d'avoir un maître, & où par conſéquent la flatterie & le plaiſir devoient être les principaux objets de la poëſie. Au reſte pour quelque ſecte que les poëtes ſe fuſſent déclarés, ils puiſoient indifféremment dans chacune, lorſqu'ils y trouvoient des maximes ou des images convenables à leur ſujet. Il ne faudroit pas chercher dans leurs ouvrages un même ſyſtême toujours ſoutenu.

Par la manière dont ce qu'on nommoit philoſophie s'eſt répandu parmi les Romains, on voit que le choix d'une ſecte étoit déterminé d'avance par le caractère de celui qui l'adoptoit, par ſa profeſſion, & ſouvent par la ſeule

ſeule autorité du premier maître qu'il avoit entendu. On ne ſavoit rien diſcuter, & l'on ne diſcuta rien. On ſuppoſa que les Grecs avoient tout trouvé, qu'il ſuffiſoit de penſer comme eux. On marcha donc aveuglément ſur leurs traces; & la philoſophie ne parut ſe montrer à Rome, que pour jetter dans les opinions le même déſordre qui étoit dans le Gouvernement.

Nous avons vu qu'en Grèce la philoſophie faiſoit une profeſſion, qui ſe diſtinguoit même par l'habillement. C'eſt que d'ordinaire les philoſophes ne ſe mêloient pas du gouvernement des républiques; & que d'ailleurs, jaloux de la conſidération dont ils jouiſſoient, ils

vouloient ſe faire reconnoître par leur conduite & par leur extérieur autant que par leurs opinions.

Il n'en fut pas de même à Rome. Les citoyens qui embraſſoient une ſecte avoit chacun leur état, auquel ils tenoient par ambition ou par amour pour la république. Ils pouvoient donc bien vouloir des opinions des philoſophes ; mais ils ne vouloient pas de leur profeſſion. Ce changement eût été trop contraire aux mœurs. En effet, ils n'avoient pas beſoin, comme les Grecs, de ſe faire philoſophes pour avoir un état ; il leur ſuffiſoit de choiſir la ſecte qu'ils jugeoient plus convenable à leur caractère & à leur poſition.

Nous nous ſommes bornés à faire voir comment les opinions philoſophiques ſe ſont introduites parmi les Romains ; parce que c'eſt tout ce qu'on peut dire d'eux à ce ſujet. Ils n'ont fait que marcher ſur les traces des Grecs ; & loin de découvrir des vérités, ils n'ont pas même imaginé des erreurs nouvelles.

Cependant nous pourrons donner l'extrait de quelques-uns de leurs écrits ſur la morale. Nous avons déjà pris l'engagement de publier le manuel d'Epictète ; nous y joindrons les penſées de Marc-Aurèle, de cet Empereur philoſophe ſi recommandable à ce double titre ; & pour completter l'hiſ-

toire de la ſcience ſur laquelle nous écrivons, nous tâcherons enſuite d'expoſer les différentes opinions des moraliſtes modernes avec le plus de préciſion & de clarté qu'il nous ſera poſſible. Heureux ſi, par cette attention, nous pouvons mériter le ſuffrage de nos lecteurs, & réunir le double avantage de leur plaire en les inſtruiſant.

Fin du premier Volume de la Morale.

TABLE

Pour le premier Volume de la Morale.

ESSAI HISTORIQUE

Sur la vie & les différentes opinions des Moraliſtes anciens, 1

CHAPITRE I.

Des ſept Sages, 5

CHAPITRE II.

De Pythagore & de la Secte italique ou pythagorique, 10

CHAPITRE III.

De Socrate, 25

CHAPITRE IV.

Des Disciples de Socrate, 48

CHAPITRE V.

De Platon, 54

CHAPITRE VI.

De la Secte académique, 68

CHAPITRE VII.

D'Aristote, 74

CHAPITRE VIII.

D'Aristipe, 91

CHAPITRE IX.

D'Antisthène, 111

CHAPITRE X.

D'Epicure, 132

CHAPITRE XI.

De Zénon, ou des Stoïciens, 163

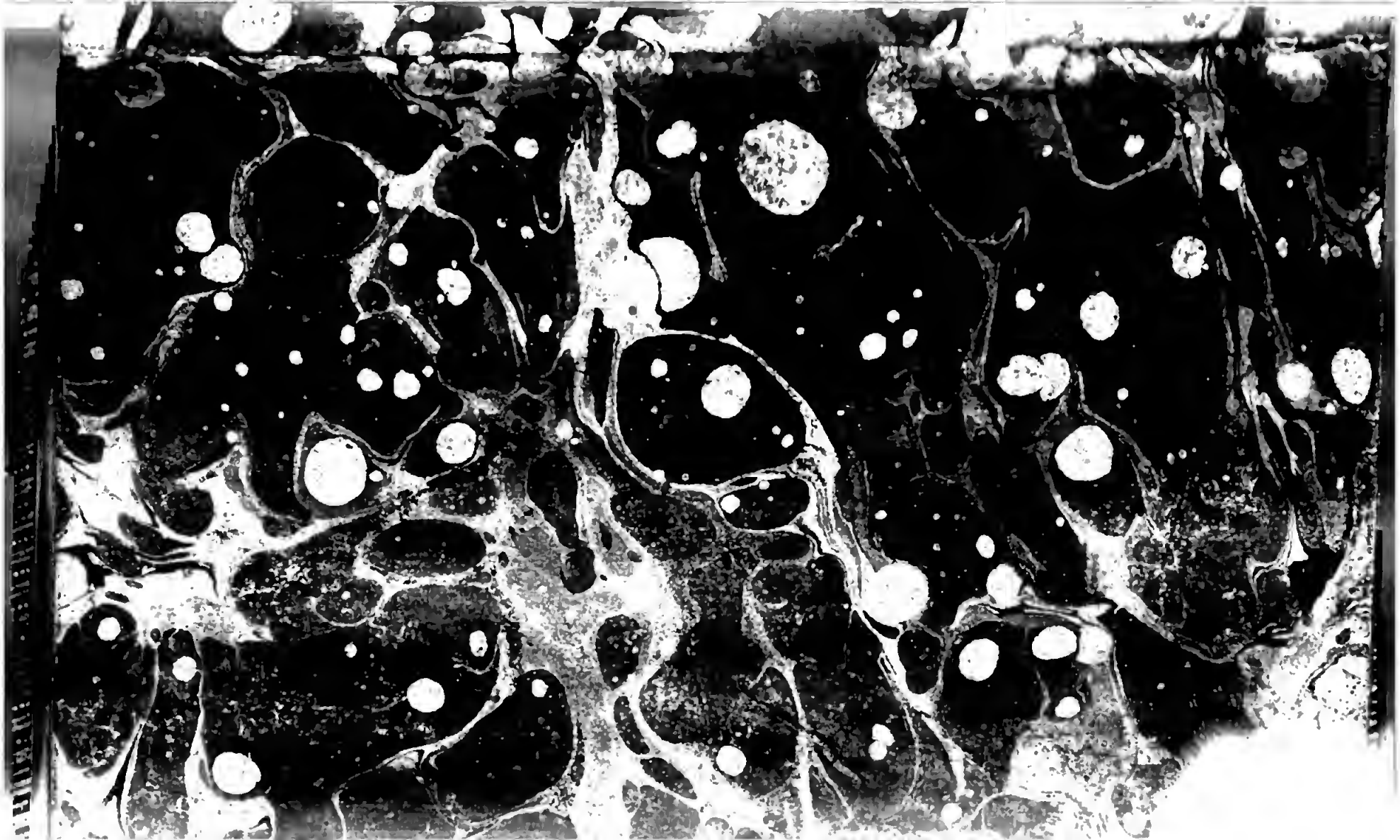
CHAPITRE XII.

Des Pyrrhoniens ou Sceptiques, 194

CHAPITRE XIII.

Du bonheur, & de la manière dont les Philoſophes l'ont conſidéré, 213

CHAPITRE XIV.

De la philoſophie chez les Romains, 221

Fin de la Table.